

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes du**

**Michel Jeury
Dany Jeury**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MICHEL ET DANY
JEURY

ALAIN
DUFOURCO

CONTES ET LÉGENDES DU PÉRIGORD



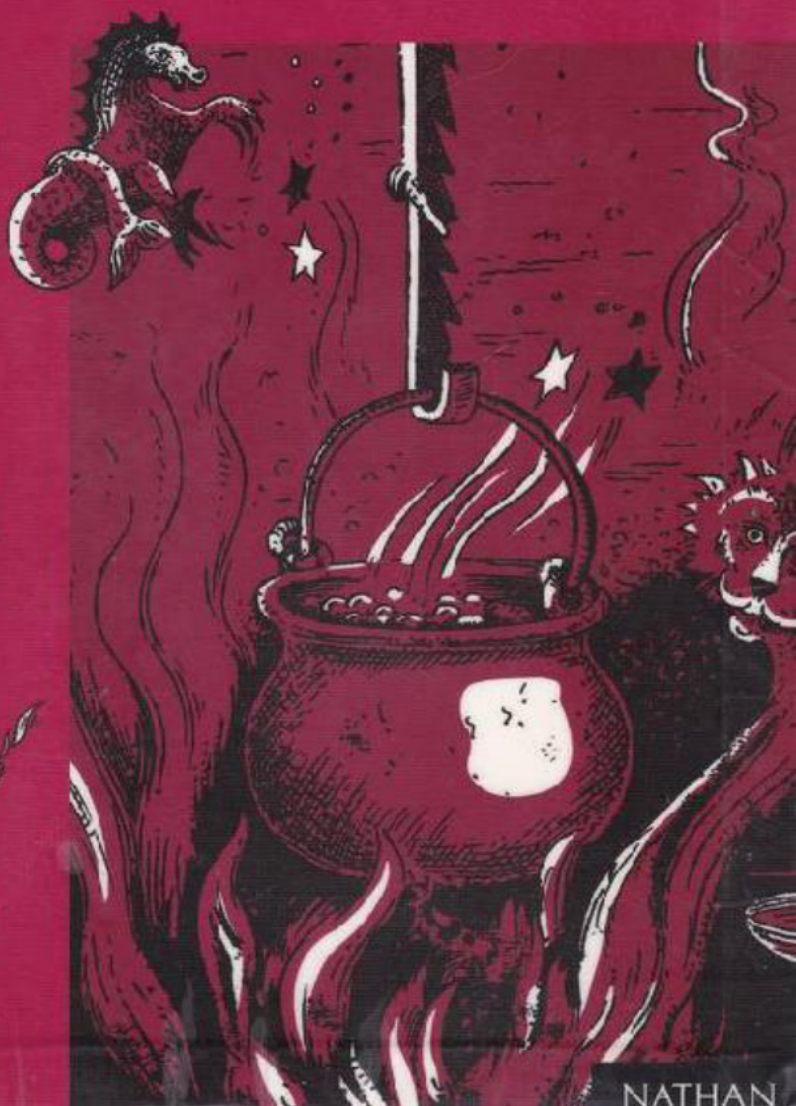
*un cèpe
enchanté*



Jean



le Coulobre



NATHAN

MICHEL ET DANY
JEURY

ALAIN
DUFOURCO

CONTES ET LÉGENDES DU PÉRIGORD



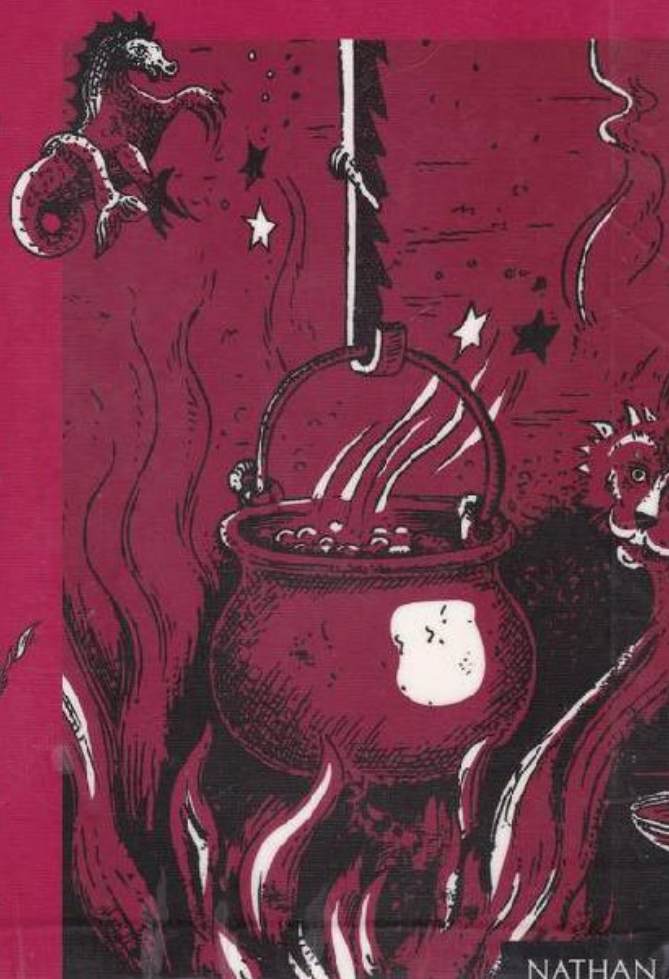
*un cèpe
enchanté*



Jean



le Couleuvre



NATHAN

Michel Jeury & Dany Jeury

Contes et Légendes du Périgord

Illustrations de Alain Dufourcq

NATHAN

*À Valentine Crouzet,
ces fées, ces dragons, ces sorcières
et ces diables venus du Périgord pour l'enchanter.*

Nous remercions pour leur aide précieuse : Régine Détambel,
Christian Grenier, Henri de Montbron, Claudie et Julie Sassier,
Élisabeth Sebaoun.

Collection Contes et Légendes dirigée par Elisabeth Gilles
Sebaoun © Éditions Nathan (Paris-France), 1998



Les Mille et un châteaux

Il était une fois un pauvre bûcheron et sa femme, qui habitaient une petite cabane de bois et de terre dans la sombre forêt de la Double. Ils vivaient retirés du monde par amour de la nature. À cette époque, la Double était très marécageuse et hostile à l'homme, elle servait souvent de repaire aux loups et aux brigands.

Mais Fernand et Lucette ne craignaient pas les brigands ; étant bien pauvres, ils n'avaient rien à se faire voler. Quant aux loups, on peut dire qu'ils entretenaient avec eux de bonnes relations de voisinage. Le couple vivait en harmonie avec tous les êtres de la forêt, à l'orée d'une clairière sablonneuse. Le vaillant coupeur de bois partait le matin, en longeant les étangs brumeux et infestés de moustiques. Il ne rentrait que la nuit venue.

Lucette faisait la cueillette des baies sauvages et des racines. Elle aimait chanter avec le vent, rire avec la belette, caresser le renard roux et courir après le faisan, dans le soleil de l'après-midi. Chaque petit habitant de la forêt était un peu son enfant.

La vie de Lucette et Fernand était faite de joies simples et d'enchantements quotidiens : ils étaient heureux. De leur amour naquit un jour sur la mousse humide, au pied d'un grand chêne, une jolie fillette brune. Dès le premier cri de la demoiselle, trois oronges^[1] aux chapeaux orangés et brillants apparurent autour d'elle pour l'admirer.

Les parents comblés l'appelèrent Sylvie et lui donnèrent la mousse des bois comme marraine et les champignons d'or pour parrains. La belle enfant grandit à l'abri de la lumière, dans l'épaisse forêt brumeuse, coupée de marécages. Elle jouait avec les louveteaux et les marcassins, parlait avec les écureuils et les anguilles, comprenait les longues plaintes du feuillage ou les clapotis de l'eau.

Lucette et Fernand aimaient leur fille plus que tout au monde. Aussi, lorsqu'elle eut atteint l'âge de se trouver un époux, ils lui dirent tendrement :

— Chère enfant, nous ne sommes pas éternels, tu le sais. Il faudra qu'à ton tour tu crées un foyer avec un gentil mari. Seulement, tu ne le trouveras pas dans notre futaie. Il est temps pour toi d'aller découvrir la vie en société.

Lucette avait les larmes aux yeux. Elle savait que le départ de sa fille était inévitable, mais l'inquiétude rongait son cœur. Elle caressa les joues roses de Sylvie et lui sourit tendrement. Fernand prit la main de sa fille.

— Nous t'avons préparé un baluchon. Tu partiras cet après-midi même, vers le sud, en longeant la Duché, notre rivière. D'ici trois jours tu arriveras dans un petit village où tu trouveras une auberge. Voici toutes nos économies, quelques vivres et une patte de lapin porte-

bonheur. Reviens quand tu auras choisi un fiancé.

Sylvie, émue et effrayée, embrassa ses parents et saisit le bagage que lui tendait son père. Fernand posa un baiser sur le front de sa fille.

— Reviens vite, chère enfant, tu vas nous manquer. La forêt aussi va pleurer ton absence.

Il l'accompagna jusqu'au bord du sentier qui cheminait à travers bois. Lucette, restée sur le seuil de la cabane, se cacha le visage dans son tablier quand la silhouette de Sylvie eut disparu.

La jeune fille marchait depuis quelques heures dans la forêt de la Double quand le jour se mit à décliner. Elle regardait ce paysage familier avec une boule au fond de la gorge.

« Je n'ai pas la force de quitter ma forêt. Comment vais-je survivre sans la protection de ses branches qui me couvrent ? »

Pour la première fois, la tristesse gagna son cœur. L'obscurité ne l'effrayait pas, aussi elle s'enfonça dans les taillis pour rejoindre ses amis et leur demander conseil.

Dix ou douze trompettes-de-la-mort, qui sont de jolis champignons gris, venaient de pousser dans une charmille^[2].

— Bonjour Sylvie, dirent-elles à la visiteuse. La nuit est là, où cours-tu ainsi ?

— Bonjour mes amis. Je suis bien malheureuse, car mes parents veulent que je gagne la ville pour trouver un mari. Il me faut donc quitter notre forêt pour un long moment et la seule pensée de vous abandonner me remplit d'effroi.

Les arbres des alentours se penchèrent pour mieux entendre les malheurs de Sylvie. Une famille d'éperviers se posa sur les basses branches et un loup boiteux vint lécher la main de la jeune fille.

— Tu ne peux pas nous laisser, Sylvie, dirent en chœur les éperviers et les branches qui ondulaient avec le vent. Nous serions trop tristes. Nous allons te trouver un mari sans que tu aies à nous quitter.

— Il y a bien des hommes, dans cette forêt. J'en vois parfois qui courent dans les sous-bois, un fusil à la main, dit le loup d'une voix enrouée. Reste auprès de nous.

Sentant ses compagnons si tristes de la voir partir, Sylvie voulut leur rendre courage.

— Merci, mes amis. Votre amour me réchauffe le cœur. Mais les chasseurs ou les braconniers me font horreur. Si je dois me trouver un homme, il faudra qu'il vous aime autant que je vous aime. Je partirai donc à la recherche d'un tendre époux, comme me l'ont demandé mes parents, mais je veux passer cette dernière nuit en votre compagnie.

— Viens dans nos branches, Sylvie, dirent les charmes, les chênes, les châtaigniers et les bouleaux. La caresse de nos feuilles te fera oublier tes malheurs.

Ainsi, la jeune fille choisit la plus haute branche d'un chêne pour s'assoupir. L'arbre lui fit de ses feuilles une couche agréable, et trois écureuils vinrent se pelotonner dans les plis de sa robe blanche.

Pour vous conter la suite, il nous faut, tout d'abord, remonter dix mois en arrière. Puis nous lèverons un peu la tête vers le royaume des cieux, à mille lieues de là. Dieu avait convoqué trois de ses plus fidèles serviteurs, anges et saints, pour leur confier une mission sur terre. Il voulait offrir trois sortes de cadeaux aux hommes, car ils n'avaient pas fait la guerre depuis fort longtemps.

— Toi, Georges, tu prendras ce sac rempli de ruisseaux. Tu les disperseras là où les gens ont soif et où la terre est aride.

« Toi, Michel, tu prendras ce sac de bons champs. Tu les distribueras là où les gens ont faim.

« Toi, Jean, tu prendras ce sac rempli de châteaux, et tu les sèmeras là où les gens n'ont pas de logis...

« Vous avez une année entière pour donner vos cadeaux. Tâchez de ne favoriser ni de désavantager personne. Décidez en votre âme et conscience, sans vous presser. Je vous ai préparé à chacun un nuage pour vous transporter. Je vous souhaite bonne chance.

Sur ce, les trois saints prirent congé du Seigneur et du Paradis. Ils s'embarquèrent sur leur cumulus, après s'être serré la main et touché l'aile.

Au bout de dix mois, les sacs des trois saints se trouvaient à moitié vides. Jean n'avait plus que mille et un châteaux au fond du sien.

Il avait survolé l'Afrique, l'Europe et une partie de la France. Il avait virevolté une semaine au-dessus de la Loire et se dirigeait vers le Périgord, qu'il atteignit le soir même où Sylvie se reposait à la cime du grand chêne.

Il venait du nord et volait assez bas quand il passa au-dessus de la Double. Le vent soufflait fort de l'ouest, ce soir-là : ce détail a son importance.

Jean se pencha pour admirer, sous les nuages, les derniers reflets du soleil couchant dans les étangs brumeux. Ces lueurs à travers la brume créaient une atmosphère étrange. Il fut attiré et ralentit le battement de ses ailes pour descendre un peu plus.

Une dizaine d'oiseaux de toutes espèces se mirent à tourner autour de lui.

— N'est-ce pas un joli garçon ? dit la mésange. Il a le teint pâle comme la neige et les yeux bleus comme les cieux...

— Et en plus, il vole ! s'écrièrent les coucous. Voilà un mari pour notre Sylvie. Allons prévenir la forêt que l'époux est en route.

En un clin d'œil, tous les habitants de la Double se mirent en mouvement pour accueillir l'heureux don du ciel. La forêt piaillait, bruissait, hululait de tous côtés, cherchant un moyen d'arrêter le promis.

Mais Jean ne faisait nullement attention à ce remue-ménage. Du haut de son nuage, il avait aperçu la frêle silhouette de Sylvie, blanche et endormie. Troublé par cette vision inattendue, il ne pouvait détacher son regard de la demoiselle couchée dans un arbre.

« Qu'elle est belle ! se dit-il. Comme j'aimerais m'arrêter pour lui parler ! Comme j'aimerais vivre à ses côtés ! »

A ces mots, les arbres de la forêt levèrent leurs branches au ciel pour saisir l'homme ailé et l'offrir à leur princesse.

Alors, Jean perdit l'équilibre et glissa de son nuage. Il atterrit auprès de Sylvie, qui se réveilla en sursaut.

— Qui es-tu, beau prince ? Et que viens-tu faire dans mon arbre ?

— Je ne suis pas un prince mais un envoyé de Dieu. J'ai pour les

hommes de nombreux châteaux à distribuer dans le monde entier. Mais je me suis penché de mon nuage pour mieux te voir... et je suis tombé dans ce beau chêne !

— Comme ton visage est doux. On lit dans tes yeux la bonté de ton âme. Tes fines ailes ressemblent à celles de mes amies les colombes. Reste auprès de moi, si tu partais je serais malheureuse à jamais.

— Hélas, bien que tu aies gagné mon cœur en un instant, je dois poursuivre mon chemin pour distribuer mes châteaux.

Il se retourna pour lui montrer le gros sac qu'il transportait. Il s'aperçut alors que le sac avait chuté avec lui et qu'il s'était percé à une jeune branche.

— Voilà mon sac complètement vide et mon cœur rempli d'amour pour une fille des bois ! Je ne puis plus me présenter au Paradis. Soit. Je resterai près de toi et nous habiterons l'un des châteaux, tombé dans les environs. J'en avais mille et un avant de te rencontrer. Avec le vent d'ouest qui souffle ce soir, ils se sont sûrement éparpillés dans cette belle région. Partons tout de suite et nous trouverons celui qui fera notre demeure avant demain.

Le vent qui venait bien de l'Atlantique avait emporté les châteaux vers l'est et les avait dispersés sur le Périgord. Par chance, il y eut quelques tourbillons, et de nombreux châteaux tombèrent au sud de la Dordogne, au nord de l'Isle et, ma foi, un peu partout. Ainsi, le Périgord se trouva riche de mille et un châteaux.

Jean et Sylvie, qui avaient des goûts modestes, s'installèrent dans un petit manoir, au cœur de la Double, pas bien loin de la cabane de Lucette et Fernand. Ils furent heureux et eurent trois beaux enfants.

Dieu pardonna à son saint et lui accorda sa bénédiction pour la vie qu'il avait choisie. Car, après tout, chacun est maître de son destin... si Dieu le veut.





Le Coulobre

Par une nuit d'orage, voici bien longtemps, un éclair violent vint frapper le sommet de la tour de Vésone, à Périgueux.

La tour trembla, fut secouée du faite au fondement, se fendit avec un bruit épouvantable, tandis qu'une énorme bête surgissait des ruines en grondant. Grâce au feu qui sortait de sa gueule, tout le

monde put reconnaître un dragon.

Il s'éloigna de Périgueux, courant et volant tour à tour, à la recherche d'un territoire à sa convenance. C'est ainsi qu'il arriva au bord de la Dordogne, près du village de Lalinde.

La Dordogne traverse le Périgord avant de rejoindre sa sœur aînée, la Garonne, du côté de Bordeaux. C'est une rivière large comme un fleuve, au cours sinueux, aux eaux profondes et aux berges touffues. N'importe quel dragon l'eût trouvée à son goût. Le nôtre s'y trempa et décida d'y faire son gîte.

C'était, dit la légende la plus célèbre du Périgord, un dragon carnassier, cruel et terrifiant.

On le nomma le Coulobre, en raison de son corps long et vert, tout pareil à celui d'une couleuvre géante. On affirmait que la population, citadins et paysans réunis, vivait dans la terreur du Coulobre. On disait de lui qu'il était venu du fond des enfers pour dévorer les chrétiens...

Enfin que ne disait-on pas ? Et que n'a-t-on pas raconté, de même, sur la férocité des loups et des serpents ? Des historiens sérieux affirment pourtant que le Coulobre n'attaquait pas l'homme, qu'il ne mangeait que les poissons de la rivière et les petits animaux sauvages des rives... Un expert en dragons prétend même qu'il passait le plus clair de son temps couché dans la Dordogne. Son grand corps de serpent, lové, plié, aurait même changé le cours de la rivière pour le courber suivant ses formes...

Où est donc la vérité ? Je vais vous dire ce que je crois, moi qui ne suis pas un expert mais un vieil ami des dragons.

Il est vrai que les dragons avaient assez vilaine figure et que le feu et la fumée qui leur sortaient des naseaux et de la gueule les rendaient assez effrayants. Mais je pense sincèrement que les gens de Lalinde et des environs ont eu plus de peur que de mal. La vérité, c'est que les pêcheurs de la Dordogne étaient très en colère contre ce concurrent glouton qui ne leur laissait que le menu fretin. Je ne nierai pas qu'il ait croqué parfois un mouton ou un chien, suscitant la juste colère des bergers, et peut-être aussi renversé un bateau, provoquant la fureur des bateliers. Ce sont eux, pêcheurs, bergers et bateliers, qui l'ont accusé de dévorer des êtres humains... Et puis les gens du village ont, de bonne ou de mauvaise foi, grossi tous les méfaits qu'on lui prêtait. Un vieux dicton affirme :

« Qui veut tuer son chien l'accuse de la rage. » Alors, les habitants les plus combatifs attaquèrent le Coulobre en lui lançant des fourches et des piques depuis la falaise dominant la rivière. Fatigué de ces assauts qui ne lui faisaient pas grand mal, mais lui gâchaient sa tranquillité, il se réfugia dans une grotte d'accès difficile, au sommet de la falaise.

Eh bien, s'il avait été le monstre cruel qu'on nous dépeint souvent, aurait-il cherché un abri ou se serait-il retourné contre les humains qui le défiaient ?

Son nouveau logis était étroit pour un grand dragon, et sans aucun confort : pas même une cheminée pour évacuer la fumée du feu qui brûlait dans sa panse. Il en sortait le moins possible, de peur d'être agressé... Ses pattes s'ankylosèrent et les flammes qu'il crachait par habitude lui rôtièrent le bout des ailes.

Il se trouva bientôt incapable de fuir ce pays inhospitalier.

Ainsi, son humeur devint franchement mauvaise ; il eut des aigreurs d'estomac. Ses formidables borborygmes^[3] empêchaient les braves gens de dormir et son haleine puante leur donnait des haut-le-cœur. Ce n'était pas trop grave. Mais les ennemis du dragon, pêcheurs et bergers comme on l'a dit, jurèrent que certains des leurs avaient été suffoqués par son souffle et qu'il en avait profité pour les croquer.

De fait, le Coulobre sortait furtivement, de temps à autre, pour grignoter ce qui lui tombait sous la dent mais il ne s'en prit jamais aux humains.

Enfin, tous ceux qui voulaient s'en débarrasser eurent gain de cause. Les échevins, conseillers municipaux de l'époque, décidèrent de chercher de l'aide pour combattre le monstre.

Ils avaient appris qu'un évangéliste nommé Front était arrivé à Périgueux, pour devenir le premier évêque du Périgord. Appelons-le saint Front, car il sera plus tard canonisé par l'Église. La renommée de saint Front était très grande. On se répétait ses exploits, en les enjolivant quelque peu. Il avait, disait-on, détruit d'un seul coup de bâton une statue romaine en bronze. Il avait abattu d'un geste la tour d'un château ennemi, repoussé à lui seul une troupe de barbares. Etc.

Les échevins de Lalande formèrent une délégation pour aller supplier le nouvel évêque de venir au secours des paroissiens de Lalande. Ainsi, quatre pêcheurs, un marinier, un aubergiste, deux fileuses, un curé, un laboureur, un berger et un forgeron se mirent en

route.

À l'heure où la délégation quittait le village, le Coulobre affamé sortit de sa grotte et commença à explorer les environs en brûlant de son haleine la cime des arbres. Le sol tremblait sous ses pattes, nous dit-on. Je crois plutôt que ses pattes engourdies tremblaient sous le poids de son corps !

Il cherchait à manger, comme tout le monde. Les gens s'étaient réfugiés dans l'église et priaient pour que l'évêque de Périgueux acceptât de venir tuer le dragon. Voyant le village très calme, le Coulobre tendit le cou pardessus des maisons pour observer de plus près ce qui se passait.

Un cri d'angoisse s'éleva soudain sur la place du marché désertée et silencieuse : « Lilette ! Lilette ! » C'était la blanchisseuse qui courait à la recherche de sa benjamine, au mépris du danger. Il faut dire qu'elle avait six filles et qu'elle ne pouvait pas les surveiller toutes à la fois.

En entendant les appels de la pauvre femme, le Coulobre se dressa sur ses pattes de derrière. Son ombre immense recouvrit la moitié du village. La blanchisseuse fut paralysée de terreur.

Le Coulobre avançait dans sa direction, les naseaux fumants. Il était plus haut que le clocher de l'église, et son cou immense se balançait au rythme de ses pas.

Il agita ses deux ailes rétrécies qui claquèrent avec un bruit sec et plongea la tête entre les maisons. Quand il la releva, il tenait dans sa gueule la petite Lilette.

La blanchisseuse tomba à genoux, les bras levés vers le ciel, et supplia tous les saints du paradis de sauver sa fille. Mais le Coulobre s'éloigna en renversant au passage nombre de cheminées plus quelques maisons. Il emportait Lilette.

Secouée par des sanglots de désespoir, la blanchisseuse se laissa tomber sur le pavé.

Le dragon avait-il si faim qu'il s'était pour la première fois résolu à dévorer un enfant ?

Pendant ce temps, les suppliants^[4] étaient arrivés à Périgueux, après une longue et pénible marche. Ils coururent à la cathédrale pour implorer leur évêque. Le forgeron prit la main de saint Front et se

prosterna.

— Monseigneur, ayez pitié des malheureux que nous sommes. Notre village est maudit, hanté par la plus effroyable des créatures. Vous seul pouvez nous en débarrasser !

— Nous vous supplions de venir à notre aide, gémirent les fileuses à leur tour. Nous ne pouvons plus supporter de voir nos enfants enlevés par ce monstre.

— Le Coulobre est un dragon sanguinaire qui dévore mes fidèles, raconta le curé du village.

— Un dragon dans la Dordogne ? Enfin une occasion de me distraire ! Bonne nouvelle ! s'écria saint Front.

Les pêcheurs voulurent conter à leur tour l'horreur qu'ils vivaient chaque jour, mais l'évêque leur coupa la parole.

— C'est Jésus qui m'envoie ce dragon pour m'éprouver. Un tout petit dragon, n'est-ce pas ?

— Nenni, monseigneur. Un énorme dragon !

Les pêcheurs décrivirent le monstre avec de grands gestes pour montrer sa taille gigantesque. Le forgeron renchérit.

— Il est haut comme le donjon d'un château fort...

— Il enjambe la rivière, expliqua un pêcheur. Il pose une patte sur chaque rive et dresse la tête au-dessus des falaises...

— Il frappe l'eau de son énorme queue et provoque des tourbillons qui engloutissent nos bateaux, gémit le batelier.

Le saint se mit à marcher de long en large. Puis il s'arrêta face aux visiteurs et étendit ses mains pour les bénir.

— Soyez rassurés, mes amis. Votre évêque va vous débarrasser de cette épouvantable créature...

Et il appela son serviteur.

— Qu'on m'apporte mon épée, qu'on selle mon cheval !

Un peu plus tard, le Coulobre rejoignit sa grotte au sommet de la falaise, portant Lilette dans sa gueule. Mais il n'avait pas l'intention

de la croquer ni de lui faire le moindre mal. Avant de s'approcher du village, il avait rencontré sur son chemin un troupeau sans berger et il avait déjeuné d'un mouton et d'un cabri. Puis il avait aperçu la petite fille ; il avait été attiré par sa robe rouge et il avait eu envie de jouer avec elle car, maintenant qu'il était rassasié, il se sentait bien seul.

Quand le soleil couchant rougit l'horizon, saint Front apparut à l'entrée du village, monté sur un magnifique cheval blanc, une courte épée de bronze à la ceinture. Derrière lui, les suppliants se traînaient, épuisés mais triomphants.

Il descendit de cheval sur la place du marché ; une lumière surnaturelle auréolait sa tête. Bien vite, les villageois se rassemblèrent autour de lui.

L'évêque posa la paume sur les yeux d'une jeune aveugle et lui rendit la vue. Le père de la jeune fille, un vieil homme paralysé d'un bras et d'une jambe, se traîna vers la miraculée en pleurant de joie. Saint Front lui toucha l'épaule. « Lève la main, mon fils ! » Et le vieillard, guéri, leva les deux mains vers le ciel et se mit à sauter de bonheur. L'évêque multiplia ainsi les prodiges, bénit les fidèles prosternés, puis s'écria :

— Maintenant, sus au dragon !

Et il piqua des deux^[5], en brandissant son épée. La bataille s'annonçait chaude. Pour n'en rien perdre, les villageois se répandirent entre la ville, le château, la falaise et les bords de la rivière, chacun ayant son idée du meilleur poste d'observation.

Les femmes, main dans la main, récitèrent de ferventes prières à la Vierge, tandis que les hommes entonnaient un chant patois, en hommage au preux évêque.

Guidé par un jeune garçon lesté et hardi, saint Front gravit la falaise ; il se retrouva bientôt au sommet, devant l'entrée de la caverne, et lança un terrible cri de guerre.

— Par saint Michel ! Par saint Gabriel ! Par saint Daniel ! Sors de ton antre, dragon maudit !

Le dragon, effrayé par ces menaces, mit prudemment le bout du museau hors de son logis. Il reconnut en face de lui un ennemi implacable de sa race. Il cracha quelques flammèches et battit en retraite. Du moins il essaya, mais c'était difficile, à reculons, surtout que sa queue le gênait beaucoup : il ébranla les parois de son repaire

et un gros

bloc de roche se détacha et obstrua le fond.

Le dragon ne pouvait plus se replier ; il devait se forcer un passage en avant.

C'est alors que saint Front vit la petite Lilette, en train de jouer, à quatre pattes sur le sol moussu, à l'entrée de la grotte, et il pensa : « Seigneur, la pauvre enfant est inconsciente du danger ! » Mais Lilette n'était pas en danger. Le Coulobre aurait eu mille fois le temps de la dévorer s'il avait voulu... La fillette était pour lui une compagne de jeu et non une proie.

— Sortilège, sortilège ! s'écria l'évêque.

Le Coulobre saisit Lilette dans sa gueule comme pour la dévorer... En réalité, croyant que l'évêque voulait faire du mal à la petite fille, le dragon s'était résolu à la protéger.

Saint Front tira son épée et brandit la lame, gravée d'une croix. Le Coulobre parut fasciné un instant par la lueur surnaturelle qui nimbait son ennemi ; au vrai, il tendait tous ses muscles pour se préparer à bondir et à s'envoler.

Saint Front se glissa entre ses pattes, cherchant le cœur. Puis, d'un geste vif, il enfonça son épée entre deux écailles.

— Meurs donc, serpent de Satan !

Par chance, le Coulobre avait une épaisse carapace et la blessure ne fut pas très profonde ; seulement quelques gouttes de sang giclèrent sur l'entrée de la grotte. L'évêque se prépara à porter un second coup. Le Coulobre sentit ses forces et son courage multipliés par le désir de sauver la petite fille et il s'éleva dans l'air avant que son ennemi n'ait eu le temps de frapper à nouveau.

Mais au lieu de prendre son essor, il plongea lourdement vers la Dordogne. Les gens qui observaient la bataille crurent qu'il allait s'abîmer dans la rivière. Sans doute voulait-il rapporter Lilette de l'autre côté, là où il l'avait prise ; la petite fille se débattit et il la lâcha. Les villageois virent un coquelicot descendre en planant vers la rive : la jupe rouge de Lilette s'était gonflée et la retenait dans sa chute.

Alors, le dragon s'enfuit ; il passa d'un vol maladroit au-dessus

des rapides de la Gratusse, où il parut bien près de s'écraser.

D'ailleurs, la légende raconte qu'il s'abattit dans l'eau à cet endroit. Elle ajoute même que son sang teinta la rivière d'écarlate... Balivernes !

L'évêque revint au village ; il affirma aux Lalindois que le Coulobre était blessé à mort et qu'ils ne le reverraient jamais. Éperdue de reconnaissance, la population entonna un cantique à la gloire de son sauveur.

Rentrée chez elle, la blanchisseuse examina longuement sa Lilette : l'enfant portait tout juste quelques traces de brûlures sur sa robe, et sa peau n'était même pas égratignée.

Le soir même, avant de s'endormir, entourée de sa mère et de ses cinq sœurs, Lilette sourit aux anges et murmura d'une voix rêveuse, avant de fermer les yeux :

— Elle était si gentille, la grosse bête !

Mais qu'advint-il du Coulobre après sa fuite ? Il vola longtemps au-dessus de la Dordogne, sans réussir à s'élever plus haut que les arbres. Il rasa le pont de Bergerac : ce fut un miracle qu'il ne le heurte pas. Enfin il se posa deux ou trois lieues plus loin et trouva un refuge à proximité du Fleix, où personne ne vint le tourmenter. Là, il put se reposer et dégourdir ses muscles, en cherchant tranquillement sa nourriture : poissons, grenouilles et poules d'eau...

Comme il vivait maintenant au grand air, la blessure de sa poitrine et les brûlures de ses ailes furent vite cicatrisées et il s'envola bientôt vers de nouvelles aventures.

Une chapelle, consacrée à saint Front, le bienfaiteur de Lalinde, fut bâtie au sommet de la falaise. À l'entrée de la grotte, on peut voir, aujourd'hui encore, des traces qui font songer à des gouttes de sang séché. Le sang du grand méchant Coulobre...



La Belle et le Magicien

Seigneurs et dames du Périgord étaient rassemblés en grand nombre autour du château de la Vermondie, qui dominait la rivière Vézère, entre les villages de Montignac et Saint-Léon.

Invités et domestiques se pressaient autour des tables en piétinant les pâquerettes. Un groupe de troubadours, juchés sur une

estrade, jouaient avec entrain, et des airs de flûte et de luth perçaient le brouhaha des conversations. La fête était réussie.

Seul le vieux comte de Thonac ne partageait pas la bonne humeur générale. Revenu de guerre avec une grave infirmité, qui l'empêchait de marcher, il bougonnait toute la journée dans son fauteuil, sa chaise à porteurs ou sa calèche.

On disait qu'il ne s'intéressait qu'à ses deniers, bien que la comtesse, son épouse, fût la plus aimable dame du pays.

Elle, la belle, avait épousé ce vieil homme irascible pour sa fortune, qu'elle dissipait en réceptions et banquets somptueux. A cause de sa femme, qui jetait son or par les fenêtres, et de son impotence, qui le mettait à la merci des serviteurs, le comte devenait chaque jour plus sombre et grincheux.

Ermandine, l'unique héritière de ce couple mal assorti, était aussi jolie que sa mère et aussi solitaire que son père.

Ce jour-là, elle se tenait assise sur un banc de bois, un peu à l'écart des invités. Muette, elle ne pouvait participer aux conversations des cavaliers et des demoiselles de son âge. Mais elle avait bonne oreille et écoutait avec ravissement la douce musique du luth, que jouait le troubadour Pierrille.

Pierrille, un jeune garçon brun, mince, agile et gai, se consacrait, par goût et par métier, à la musique et à la magie. Il connaissait cent airs et mille tours. Ses talents lui valaient d'être engagé dans tous les châteaux du Périgord.

Il aimait Ermandine depuis qu'il l'avait vue pour la première fois, fillette de douze ans, mélancolique et silencieuse. Devenue jeune fille, Ermandine avait bien vite partagé ce sentiment, né de leur passion commune pour la musique.

Ils avaient la chance de se rencontrer souvent, car le troubadour jouait à toutes les fêtes du pays. Ermandine s'asseyait près des musiciens : jamais en face de l'estrade, toujours un peu sur le côté, pour n'être pas trop remarquée. Elle écoutait dans la fièvre et l'émerveillement les douces chansons que Pierrille composait pour elle.

Elle qui aurait tant aimé chanter...

Charmée par une nouvelle mélodie, elle n'entendit pas deux

hommes s'approcher d'elle, l'un derrière l'autre. Le premier, un gentilhomme d'un certain âge, grand et vigoureux, la barbe noire et les yeux sombres, mit un genou à terre devant elle.

— Ma chère Ermandine, votre beauté n'a point d'égale en ce pays, et votre présence suffit à magnifier toute festivité !

Elle remercia d'un sourire le seigneur de Losse, riche ami de son père, blessé à la guerre comme lui. Mais de Losse n'avait donné qu'un doigt de sa main droite aux ennemis du Roy !

Veuf depuis un an, il s'était beaucoup intéressé à Ermandine dès la fin de son deuil. Beaucoup trop ! pensait la jeune fille, qui le respectait, mais le craignait pour sa brutalité.

L'autre personnage, un petit noble de Sarlat, le sire d'Anastase, salua ensuite la demoiselle d'une simple inclinaison de tête. Grassouillet, bedonnant, il cachait sa calvitie sous un large chapeau qui lui faisait la tête d'un champignon. Sa conversation ne s'annonçait guère distrayante.

— Je donne un banquet dans trois jours, à ma gentilhommière, dit-il. Y serez-vous, gente demoiselle ?

Ermandine secoua la tête avec vigueur, pour décliner l'invitation. Le noblaillon releva le bord de son feutre et toisa la jeune fille sans délicatesse.

— Êtes-vous donc prisonnière de vos grands murs, pour que je n'aie jamais le plaisir de vous voir à mes bals ni mes veillées ?

Le seigneur de Losse pinça le menton d'Ermandine dans sa main mutilée, puis lança aigrement à son compagnon :

— Anastase, comment voulez-vous que la pauvre enfant vous tienne conversation ?

— Avez-vous oublié qu'elle ne connaît même pas le son de sa propre voix !

Il fixait la jeune fille, les yeux étincelants de convoitise. Le penchant qu'il avait pour elle ne chassait pas la petite flamme de cruauté qui brûlait dans son regard.

— Chère Ermandine, je lis dans vos prunelles si claires que la présence de cet individu vous importune. Voulez-vous que je me

charge de lui faire vider les lieux ?

Jusqu'alors, la jeune fille était plus agacée qu'effrayée par les airs du seigneur de Losse. Elle eut soudain un peu peur. Elle voulut secouer la tête pour dire non, par désir d'apaiser la querelle. Mais de Losse serrait si fort son menton qu'il l'empêchait de bouger le cou. Bien sûr, il le faisait exprès !

Furieux d'être traité de la sorte en présence d'une demoiselle, M. d'Anastase voulut crier son indignation. Le seigneur de Losse lui referma la bouche d'un coup de coude à la mâchoire.

Les deux hommes tirèrent en même temps l'épée du fourreau. Celle du sieur d'Anastase était d'une longueur ridicule par rapport à sa petite taille...

Ermandine se leva vivement, décidée à s'interposer entre les deux rivaux. Mais, tout occupés à se défier du geste et du regard, ils ne lui prêtaient aucune attention.

D'Anastase fit un moulinet de son arme.

— Hors d'ici, triste figure, ou je vous hache menu comme chair à pâté ! s'écria-t-il d'une voix nasillarde.

Le seigneur de Losse éclata de rire et pointa sa lame.

— Place, laquais, où je vous larde les fesses !

Chacun recula de quelques pas, tandis que les invités s'approchaient pour ne rien perdre du spectacle. Ermandine saisit le bras du sire d'Anastase pour tâcher de le retenir, mais ses doigts glissèrent sur la manche graisseuse du gros homme. Elle frappa du pied, une colère impuissante tordit sa jolie bouche. Elle aurait voulu leur crier à tous deux : « Cessez ! Cessez donc ! » Mais aucun son ne sortit de sa gorge.

Soudain, le seigneur de Losse porta la jambe droite en avant, et se fendit. La pointe de son épée entailla assez profondément l'épaule d'Anastase, à la base du cou.

Le noblaillon poussa une plainte rageuse. Ermandine se jeta entre les deux hommes, dans l'espoir d'arrêter le combat. Au même instant, le seigneur de Losse décidait de porter le coup fatal à son adversaire.

Ermandine vit venir l'épée sur sa poitrine. Elle leva la main pour se signer. Une rumeur d'effroi monta du groupe de curieux qui entouraient les deux bretteurs^[6].

La comtesse de Thonac, croyant sa fille perdue, lança un cri et tomba à genoux : Sainte-Vierge !

Mais au moment où la lame allait percer le cœur d'Ermandine, il y eut un éclair très bref, et l'épée sauta par enchantement de la main du seigneur de Losse. Elle décrivit une longue courbe, au-dessus de la tour de la Vermondie, tandis que les femmes s'exclamaient en suivant des yeux sa trajectoire et que les hommes serraient les poings et grondaient.

Ermandine scruta son ami Pierrille, sur l'estrade des musiciens. Elle connaissait son pouvoir sur les choses... Sans cesser de jouer, il lui répondit par un signe discret. Oui, c'était bien lui : elle n'en avait pas douté un instant.

Elle lui envoya un baiser du bout des doigts.

Les invités se pressaient maintenant autour d'Ermandine, pour s'assurer qu'elle n'était pas blessée. Même le seigneur de Losse, qui avait failli devenir son meurtrier, s'inclinait galamment devant elle. Sa mère, soutenue par deux servantes, la serrait dans ses bras en bredouillant une action de grâces.

Mais la jeune fille continuait de regarder le troubadour, par-dessus les têtes. Pierrille salua d'une révérence, puis il leva la main : un rayon de lumière parut jaillir du bout de ses doigts et vint toucher un gobelet de vin, au milieu d'une table. Le gobelet s'envola et retomba dans la paume de Pierrille. Le troubadour but goulûment, sans lâcher du regard sa protégée.

Entre-temps, le seigneur de Losse avait rangé son arme et caressait les cheveux d'Ermandine de sa main amputée.

— Chère enfant, quelle idée de vous être jetée devant ce prétentieux ? Votre père devrait vous punir pour cette folie !

Ses lèvres tremblaient, la colère et le soulagement se mélangeaient dans son cœur. Il soupçonnait un tour de Pierille mais il ne voulait pas laisser paraître sa jalousie. Le seigneur de Losse jaloux d'un troubadour ? Ha, ha, ha ! Quant au sire d'Anastase, on venait de l'emmener, blessé et geignant.

De Losse ne savait contre qui tourner sa fureur ; il vida un gobelet de vin, essuya sa lame dans l'herbe du pré et alla s'appuyer contre un chêne, à cinquante pas.

Resté par force à l'écart des événements, le comte se démenait avec force jurons pour appeler ses serviteurs. Sa fille unique avait failli perdre la vie, et lui était resté cloué sur sa chaise à porteurs ! Son impuissance l'avait rendu fou de peur.

Le drame évité, il avait repris son souffle et fermé les yeux un instant. Puis, de sa place, il avait surpris les regards et les signes échangés par sa fille et le troubadour Pierrille. Il avait vu avec stupeur le gobelet transporté par quelque sortilège dans la main du musicien. Sa peur s'était vite changée en colère.

« C'est donc lui, ce saltimbanque ! »

L'idée ne lui était jamais venue, jusqu'à ce jour, que sa noble fille puisse aimer un homme sans nom, sans fortune, un joueur de luth, un bouffon, moins qu'un serf ! Cette pensée le fit frémir de rage et il oublia que Pierrille avait sauvé son enfant.

Ses valets accoururent enfin et il put se faire porter près d'Ermandine. Il la foudroya du regard et lui parla avec rudesse :

— N'as-tu point pensé que tu étais ma seule héritière ?

Il s'agitait si fort que sa chaise manqua de basculer.

— Jeune sotte ! Tu as gâché le duel du seigneur de Losse ! Enfin, j'espère qu'il ne nous en tiendra pas rigueur...

De Losse, qui observait la scène à distance, se rapprocha à petits pas, un sourire forcé sur les lèvres.

La comtesse fit donner à boire à son époux.

— Calmez-vous, mon cher, je vous en prie.

Le comte renversa la moitié de son vin dans sa barbe, avala le reste et regarda Ermandine d'un air sévère et tendre à la fois.

— Je comptais t'annoncer ce soir une grande et belle nouvelle. N'attendons plus, la voici : ton mariage avec le seigneur de Losse aura lieu le mois prochain. C'est une grande chance pour une fille muette. Enfin, notre bon ami de Losse m'a certifié qu'il trouvait plaisant ton

silence. Je me demande quelquefois s'il ne serait pas mieux que tu sois sourde aussi ! Maintenant, remercie ton bienfaiteur et ton fiancé. Le voici justement.

« Mon fiancé ! » songea Ermandine. Comment pourrait-elle épouser ce seigneur plus méchant et plus laid que les rats qui dévastaient les greniers du château ?

Elle se retourna lentement vers Pierrille. Le troubadour caressait son luth, un sourire éclaira son doux visage. Alors, pour la première fois de sa vie, Ermandine osa défier l'autorité paternelle et secoua la tête d'un geste qui disait non. Non et non.

Le vieux comte sembla sur le point de s'étouffer, sa figure devint violacée et il tenta en vain de se mettre debout. La comtesse porta la main à son cœur et s'évanouit... Le seigneur de Losse arriva juste à temps pour la rattraper et la remettre à ses servantes qui se précipitaient.

Les invités, encore sous le coup de l'émotion, avaient formé un cercle et suivaient la dispute dans le plus grand silence.

Le fiancé desserra le col de son pourpoint, car il suffoquait de colère. Cette tête folle d'Ermandine venait de l'humilier publiquement ! Il serra les mâchoires et leva les yeux au ciel.

« Le comte saura faire plier sa fille et j'aurai tout le temps de venger cet affront quand elle sera ma femme ! »

Ermandine joignit les mains et demanda à Dieu de l'inspirer. Une pensée lui vint : « Avoue ton amour, dis la vérité... » Elle s'agenouilla devant son père, posa les mains sur son cœur tandis que ses lèvres formaient le nom de celui qu'elle aimait.

À quelques pas de là, sur l'estrade des musiciens, Pierrille observait la scène en retenant son souffle. Il était beaucoup trop loin pour lire sur les lèvres d'Ermandine ; mais il devina qu'elle prononçait son nom en silence.

Il admira son courage et ne put retenir un geste de bonheur : il brandit son luth d'une main et tendit l'autre vers la jeune fille. Alors, sur les tables du banquet, la vaisselle, les bouteilles, les couverts se mirent à danser une bruyante farandole. L'eau jaillit des pichets comme d'une fontaine magique.

Les invités se retournèrent, et cent « Oooh ! » ébahis éclatèrent

en même temps devant cette nouvelle féerie. Le comte empoigna le bras d'Ermandine et le serra très fort, comme s'il craignait qu'elle fût enlevée par la magie du troubadour.

— Ma fille, tu resteras enfermée en haut de la tour jusqu'à ce que la raison te revienne. Quant à ce possédé, ce sera le bûcher pour lui. Un sorcier, oui, c'est un sorcier... On le fera brûler !

Il fit de grands gestes vers les invités et cria :

— La fête est terminée, que chacun rentre chez soi !

Il appela ses porteurs, qui se hâtèrent de saisir les bras de la chaise. Tandis que des servantes conduisaient Ermandine vers la tour, il tourna la tête et son regard croisa celui de sa fille. Il regretta peut-être sa décision un instant. Ermandine s'éloignait, entraînée par les domestiques, les porteurs se hâtaient vers le château. Trop tard pour changer d'avis.

Les invités commencèrent à se disperser. Les musiciens sautèrent de l'estrade. Seul Pierrille continua de jouer un air doux et mélancolique. Puis le seigneur de Losse donna un ordre et trois forts gaillards agrippèrent rudement le troubadour.

Pierrille se laissa lier les mains sans résistance et suivit docilement le seigneur de Losse et les trois geôliers improvisés, qui le poussaient vers le château en le bourrant de coups.

— Au cachot ! cria de Losse.

Pierrille lui lança un coup d'œil moqueur.

— Crois-tu, seigneur, qu'il existe en ce pays un cachot d'où Pierrille le magicien ne puisse s'évader ?

Ermandine fut enfermée dans une chambre minuscule au plafond bas, à peine éclairée par une lucarne. Des rats s'enfuirent en couinant par un trou du plancher. Des toiles d'araignée couvraient les poutres et pendaient sur les murs, une paillasse éventrée était posée à même le sol.

La jeune fille resta un moment debout au milieu de la pièce, paralysée de dégoût et les yeux pleins de larmes. Puis elle se pencha sur la paillasse ; elle s'aperçut que la vermine y grouillait. Une odeur de pourriture lui leva la cœur.

Elle courut à la lucarne, un petit « fenestrou » qui permettait tout juste de voir un bout de ciel et de respirer une bouffée d'air pur. Elle appela Pierrille dans son cœur : « Sauve-moi ! »

La nuit tomba. La lune monta dans le ciel, un rayon de lumière se posa sur le mur en face d'Ermandine. Elle n'osa se coucher sur la paille et s'assit au-dessous de la lucarne, la tête enfouie dans ses bras. Des minutes passèrent qui lui semblèrent des heures. Après une éternité, elle sentit quelque chose de léger, frais et doux lui toucher la nuque, sous ses cheveux.

Elle porta vivement la main à son cou et ramena entre ses doigts... quoi ? une fleur ? A la clarté de la lune, elle reconnut une petite pâquerette !

Elle leva les yeux vers le fenestrou et vit une poignée de fleurs tourner dans la lumière. Elle observa un instant cette ronde féerique. Presque aussitôt, elle entendit un air de luth qu'elle connaissait bien.

Pierrille... Pierrille était revenu !

Il avait dû échapper à ses geôliers, grâce à quelque charme ou enchantement : il en avait cent et cent dans sa besace ! Elle se haussa sur la pointe des pieds, glissa la tête par la lucarne et, au prix d'une pénible contorsion, elle l'aperçut dans le pré au pied de la tour. Il jouait pour elle cette musique qu'elle aimait tant.

Son cœur bondit d'espoir. Pierrille était venu la chercher. Il trouverait le moyen de la délivrer, elle en était sûre.

Elle prit son mouchoir et l'agita au bord du fenestrou, en guise de signal. Pierrille répondit tout de suite :

— Mon aimée, je vous envoie un peu d'eau sucrée !

Un instant plus tard surgit devant elle, venue d'on ne sait où, une coupe dorée qui se posa dans sa main. Suivirent un pot de miel, des fruits confits, une tranche de brioche. Ermandine n'avait pas faim, mais elle se força à manger quelques douceurs, en prévision d'une fuite prochaine.

Pierrille chantait en s'accompagnant au luth. Il raconta sa vie de nomade et le bonheur que lui donnait la musique. Il inventa un refrain pour lui dire qu'il ne pourrait vivre sans elle...

— Voulez-vous me suivre, mon aimée ?

Ermandine forma trois fois sur ses lèvres le mot le plus doux du monde : oui. Mais Pierrille savait bien qu'elle ne pouvait lui répondre à haute voix : il lui envoya son instrument.

— Jouez pour moi !

Ermandine caressa longuement les cordes du luth, et les larmes vinrent à ses yeux, car elle ne savait pas jouer.

Mais, soudain, un air vif et passionné jaillit sous ses doigts. Elle put enfin exprimer les sentiments qui brûlaient dans son cœur. C'est la réponse que le troubadour attendait.

Le luth s'envola dans l'autre sens et rejoignit son propriétaire.

— Venez, cria-t-il. Venez me rejoindre !

Ermandine aurait bien voulu suivre le luth.

Mais le fenestrou était étroit ; et puis elle se trouvait à plus de dix toises^[7] au-dessus du sol... Même si elle se faufilait par ce passage, comment descendrait-elle sans se rompre les os ?

Soudain, elle vit le fenestrou se déformer, s'agrandir lentement en largeur et en hauteur, tandis que Pierrille jouait une mélodie enjôleuse.

Puis elle sentit la tour bouger. La tour se penchait !

Ermandine, encouragée par la musique, se hissa presque sans effort sur le rebord de la fenêtre élargie. Pierrille se mit à chanter pour l'appeler. Les pierres vibraient. La tour se courbait encore.

Ermandine n'avait pas un frisson de peur, tant sa confiance en Pierrille était grande. Peu à peu, le sol se rapprochait. Le troubadour leva les bras vers elle.

— Sautez sans crainte, aimée, je vous recevrai dans mes bras.

Pierrille continuait de chanter pour la tour.

— Approche, belle tour de la Vermondie. Viens plus près de moi... Encore, ma douce, encore... Oui, c'est bien !

La tour était maintenant voûtée comme un vieillard. Ermandine tendit les mains vers Pierrille qui lâcha son luth et lui ouvrit les bras.

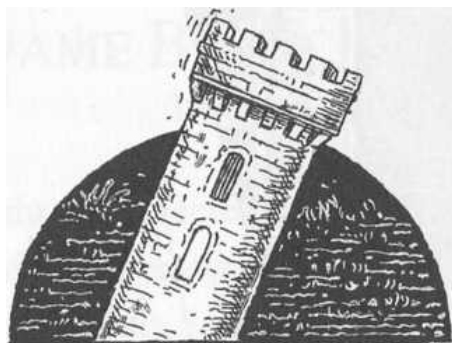
Le luth se mit à flotter en l'air. Elle sauta.

Quand Ermandine fut à terre, tremblante d'émotion, Pierrille s'agenouilla devant elle et posa un baiser sur sa main.

Les amoureux s'en furent loin, bien loin de la Vermondie, pour se marier et vivre comme ils le voulaient tous les deux, une vie de voyages et d'aventures, de ville en château, de fête en fête, par les grands chemins, les fleuves et les sentiers, la musique dans la tête et une chanson au cœur.

La tour ne put jamais se redresser tout à fait.

Elle garde, aujourd'hui encore, un air penché en souvenir de Pierrille et d'Ermandine.





La Dame Blanche

Au milieu du XVI^e siècle, le château de Puymartin, élégante demeure qui domine la vallée de la Beune, entre Sarlat et Les Eyzies, était habité par Jean de Saint-Clar et sa très belle épouse, Thérèse.

Seulement, Jean était souvent absent. En cette époque de guerres de religion, le châtelain, aventurier et batailleur, passait son

temps à guerroyer fort loin. Il n'avait aucun scrupule à laisser la jeune Thérèse seule avec ses gens, des mois entiers.

Lassée de la broderie et de la tapisserie, elle s'ennuyait fort et musait de longues journées, dans le parc et dans les sentiers, au bord de la forêt...

Sa beauté suscitait l'admiration de plus d'un jeune seigneur des environs. Mais, connaissant la terrible jalousie de Jean de Saint-Clar, ils n'osaient se risquer à Puymartin en son absence, à moins d'une bonne raison. Et Thérèse ne trouvait personne avec qui converser.

Quelquefois, elle apercevait un saint ermite du voisinage, frère Thomas. Le frère vivait dans une des nombreuses grottes de la région. On le voyait aller, marmonnant, les mains dans ses manches et la tête à ses pensées. Il gardait le visage tout illuminé par ses visions du paradis.

La dame avait souvent envie de lui crier : « Parlez-moi donc du paradis, frère Thomas ! » Mais elle était jeune, elle se disait qu'elle avait tout le temps de songer à l'au-delà...

Un jour d'automne, alors qu'elle marchait avec ses suivantes dans un sentier, à quelque distance de sa demeure, elle entendit un pas de cheval et la voix d'un homme qui s'adressait à l'animal. Et, entre les châtaigniers aux reflets roux, elle vit surgir un jeune cavalier, qui semblait examiner les sous-bois.

Ne voyant rien de ce qu'il cherchait, il se détourna et éperonna sa monture. Le cheval bondit par-dessus une barrière, puis galopa vers Thérèse et ses suivantes.

— Oh ! s'écria la dame. Le beau cheval et le beau cavalier !

Le jeune homme était vêtu d'un pourpoint bleu, couleur de roi, et un panache de plume ornait son chapeau. Il montait un superbe destrier, noir comme l'aile d'un corbeau.

S'arrêtant à quelques pas des jeunes femmes, il sauta à terre et s'inclina en balayant de son chapeau l'herbe du pré.

— Aurez-vous, madame, la bonté de me pardonner ? Je me suis introduit sur vos terres sans votre permission. Daignerez-vous entendre mes excuses ?

Thérèse sourit. L'inconnu avait une élégance de langage qui

manquait en général aux seigneurs et barons du Périgord. Il portait l'épée, et tout en lui prouvait la noblesse de bon lignage.

— Nous daignons, dit-elle.

— Mon père, le comte de Laroque, a perdu son fidèle ami, l'épagneul Titus. Je suis à sa recherche et je bats les buissons. Sans son chien, le comte perd le boire et le manger !

Il pencha la tête en arrière et rit comme un enfant.

— Je connais votre père, dit Thérèse. Comment se peut-il que je ne vous aie jamais vu ?

Le jeune cavalier s'inclina une seconde fois et se présenta.

— Chevalier Renaud de Laroque, pour vous servir, madame. Il faut vous dire que j'ai été longtemps absent. J'ai voyagé en Italie. Et, à mon retour, certaines circonstances, qu'il serait trop long de vous conter, m'ont mené à la cour de notre roi Charles, neuvième du nom !

Thérèse s'émerveilla. Elle n'avait jamais rencontré personne qui eût vécu à la Cour, ou qui fût allé en Italie. Renaud de Laroque était gai, jeune et fringant. Elle s'amusa des mille taches de rousseur qui semaient son visage. Elle admira son regard décidé et doux à la fois.

Elle songea : « Dieu me l'a envoyé pour que je ne meure pas d'ennui, en attendant le retour de mon époux bien-aimé ! »

Elle avait vingt ans, lui à peine plus. En le regardant, elle eut envie de sourire encore et de connaître les joies de l'esprit. Et, qui sait, les joies de la vie.

Cette fois-là, il repartit vite, assurant qu'il lui fallait retrouver ce maudit épagneul avant la nuit. Mais il revint bientôt. Et bientôt, revint tous les jours. Il raconta à Thérèse ses voyages et ses aventures à la cour, avec la vivacité des hommes ardents et favorisés par la fortune. Elle ne se lassait pas de l'écouter. Elle riait même tout haut à ses badinages.

C'est ainsi qu'un sentiment leur vint, à l'un et l'autre en même temps. Un sentiment qu'ils n'osaient ni ne voulaient nommer, et qui ressemblait à l'amour...

Le chevalier eut un jour l'audace de prendre la main de la dame. Une main que Thérèse retira, certes, mais sans doute pas aussi vite

qu'elle l'aurait dû.

Dès lors, les servantes et les suivantes se mirent à craindre pour la dame. « Et si notre maître rentrait sans dire gare et surprenait la dame avec le chevalier ! »

Mais la dame moquait les sottes craintes des gens.

Et puis elle ne pouvait plus se passer de la douce compagnie du chevalier...

Hélas, Jean de Saint-Clar rentra effectivement au château un jour qu'on ne l'attendait pas. Il se mit en quête de sa femme et la surprit, marchant côte à côte avec le chevalier. Elle riait comme il ne l'avait jamais entendue rire.

Le seigneur de Puymartin se dissimula pour les observer. Thérèse resplendissait. Elle tenait un bouquet de feuilles mortes dans sa main droite. Renaud de Laroque se baissa pour en ramasser une autre qu'il tendit à sa compagne.

Jean de Saint-Clar trouva cette occupation étrange. Il y vit le signe d'une étroite complicité entre la dame et le chevalier. La colère l'étouffa un instant. Le temps de reprendre son sang-froid, il tira son épée et marcha sur le chevalier.

— Battez-vous, monsieur, si vous n'êtes pas un lâche !

Renaud porta la main à la garde de son épée. Mais il la retira tout de suite. Il ne voulait pas risquer de tuer l'époux de celle qu'il aimait, et risquer de peiner la belle.

Thérèse se jeta entre eux ; mais le seigneur de Puymartin écarta sa femme sans plus de façon. Il porta un coup de sa lame, puis un second. Un éclair de soleil s'alluma sur le fer. Quelques gouttes de sang jaillirent et vinrent tacher la robe blanche de la dame.

Un instant plus tard, le chevalier de Laroque était allongé, sanglant, sur l'herbe au bord du chemin. Et aussi mort que les feuilles mortes que Thérèse serrait encore dans sa main.

Malgré les supplications de l'ermite et des suivantes, Jean de Saint-Clar enferma sa femme dans une pièce de la tour nord du château. Il fit poser des barreaux aux fenêtres pour qu'elle n'eût pas la tentation de sauter, poussée par le désespoir ou la folie.

Thérèse demeura quinze longues années dans cette prison. Elle était avitaillée^[8] chaque jour par une trappe au plafond, et réchauffée l'hiver par une cheminée. Elle n'avait pour mobilier qu'une pauvre pailleasse. Dans la plus totale solitude, elle pria et se repentit pendant quinze ans.

Et puis elle mourut. Jean de Saint-Clar, qui ne lui avait toujours pas pardonné, lui refusa une sépulture religieuse. Il la fit emmurer dans la chambre où elle avait vécu, où elle avait fini de vivre.

Peu après, les gens du château jurèrent l'avoir aperçue, errant par les escaliers et les couloirs, dans sa robe blanche.

— Elle souriait, son visage et ses yeux exprimaient le plus grand ravissement. Notre dame est enfin heureuse, s'écria une femme de chambre.

De colère, Jean de Saint-Clar fit bastonner tous ses domestiques. Pour se venger, ils racontèrent partout que la dame avait retrouvé au ciel son gentil soupirant. Et le châtelain fut de nouveau tourmenté par la jalousie. Il voulait savoir à quoi s'en tenir. Il eut alors l'idée d'envoyer frère Thomas enquêter au paradis, l'ermite ayant la réputation de visiter à sa guise le céleste séjour des anges et des bienheureux.

Bon gré, mal gré, le pauvre ermite dut accepter cette tâche difficile. Il se retira dans sa grotte, puis revint à Puymartin quelques jours plus tard, tête basse, mais un éclair de malice dans l'œil. Il se jeta aux pieds de Jean de Saint-Clar.

— Pitié, monseigneur, pitié !

— Tu veux dire que tu les as vus ensemble ? Au paradis ?

— Pardonnez-moi, monseigneur...

— Je ne crois pas à ces sornettes !

— Moi-même, seigneur, si je n'avais vu, je n'aurais cru !

Les serviteurs, eux, crurent ce que disait le saint ermite. Et ils se réjouirent du bonheur éternel de la dame et du chevalier.

Aujourd'hui encore, Thérèse de Saint-Clar hante souvent le château de Puymartin, vers minuit.

On l'appelle la Dame Blanche, à cause de sa robe et aussi de la lumineuse beauté de son visage.





La Queue du Diable

Honnête paysan, Malrigou cultivait les terres d'une petite ferme, ou *borderie*, qui appartenait au comte de Jumilhac. Depuis qu'une mauvaise fièvre avait emporté sa femme, il vivait seul avec sa fille, Julie, la plus jolie demoiselle entre Jumilhac et Lanouaille.

Dans cette région du Périgord proche du Limousin, tous les

jeunes gens à marier, riches seigneurs ou modestes vachers, étaient secrètement amoureux de Julie...

Un soir d'automne, les Malrigou père et fille, assis près du foyer, *épanouillaient*^[9] en chantant leur récolte de maïs. Seule, la lueur du feu éclairait la pièce.

Soudain, on frappa à leur porte plusieurs coups très forts. Malrigou se leva pour aller ouvrir. Une silhouette décharnée, enveloppée d'une cape rouge et noir, avança dans la pénombre. Julie tourna la tête et, le cœur battant, vit deux yeux étroits qui luisaient sous un front osseux et deux narines immenses qui trouaient un visage verdâtre. Le menton de l'homme ressemblait à la pointe relevée d'une galoche^[10] en bois...

Le visiteur entra sans dire bonjour, sans même sortir les mains de sous cape, et s'assit sur un banc comme s'il était chez lui. Il posa les coudes sur la table et promena son regard brillant tout autour de la pièce. On sentait dans ses gestes une violence contenue. Il fit entendre un léger ricanement, puis il se retourna vers le foyer, croisa les jambes et fixa les yeux sur Julie.

Malrigou recula, tête basse. Julie s'appuya à la cheminée, une main sur la poitrine, et retint son souffle.

Le regard de l'inconnu semblait fouiller le sien comme pour lui imposer sa volonté. Elle voulut baisser les paupières, mais elle ne le put : une force mystérieuse l'obligeait à garder les yeux ouverts. Elle lutta et se mit à trembler, de la tête aux pieds, tandis que son sang se glaçait dans ses veines.

Le visiteur éclata de rire. Il écarta sa cape, décroisa les jambes, et Julie vit un sabot frapper le sol de terre battue. Un sabot fendu, comme celui d'un porc ou d'un bouc... Elle ferma les yeux une seconde, puis les rouvrit. Elle aperçut alors, juste un instant, sous la cape ouverte, une longue queue repliée, avec une pointe en flèche : la queue du Diable.

Elle se mit à prier en silence : « Sainte Marie, mère de Dieu, protégez-nous ! » Le Diable éclata de rire.

— J'aime les jeunes filles pieuses, Julie, dit-il d'une voix rauque, un peu chantante et caverneuse. Tu es bien celle que je souhaite prendre pour épouse !

Julie voulut crier son horreur mais elle ne put tirer aucun son de

sa gorge. Le Diable essaya de prendre un ton plus doux, et sa voix devint sifflante.

— Ne sois pas effrayée par mon apparence, belle Julie, dit-il en se levant. Ce n'est qu'un... euh, un déguisement de circonstance. Quand tu seras habituée à moi, je te plairai comme tu me plais, j'en suis sûr !

Il se tourna vers Malrigou, pétrifié dans un coin de la salle.

— Je suis installé depuis peu au Château d'Angoisse... Ce nom me ravit. C'est une grande demeure humide et sombre, comme je les aime. J'y fais nuit et jour un feu d'enfer.

J'espère que tu viendras rendre visite à ta fille, Malrigou !

Le paysan respira très fort et bégaya :

— Rendre... rendre visite à ma... ma fille ?

— Ma demeure est parfaite, mais je m'y sens seul. Alors, je suis venu chercher Julie pour qu'elle soit ma compagne.

Malrigou s'étrangla : « Monsieur ... »

— Appelle-moi messire Diable, pauvre homme. Ha, ha ! Ton logement est misérable, tes terres sont trop petites, ton maître est avare et ta fille vêtue de guenilles. Pourtant, nous savons tous les deux qu'elle mérite de vivre comme une princesse !

Malrigou fit un pas en avant, les poings serrés, et Julie crut qu'il allait se jeter sur le Malin. Elle joignit les mains vers lui : « Père ! » Il recula contre le mur et baissa la tête.

— Nous ne sommes pas malheureux, messire. Notre vie est rude, mais bonne. Julie épousera sûrement un riche propriétaire. On dit qu'ils sont nombreux à la trouver jolie...

Le Diable se frotta les mains.

— Allons, mon ami, un homme de condition ne prendra jamais pour épouse la fille d'un métayer, aussi jolie soit-elle. Tu vas me la donner... pour son bonheur.

Malrigou avança d'un pas lourd et vint se placer entre le Diable et le coin de la cheminée, où se tenait Julie.

— Jamais ! Je préfère vous donner mon âme !

Le Malin souffla un nuage de fumée blanchâtre par ses larges naseaux, signe de bonne humeur ou de colère, Dieu seul le sait.

— Tout de suite les grands mots, Malrigou. Il n'y a guère pénurie d'âmes, en ce moment, et c'est ta fille qu'il me faut. Dois-je dire que si tu refuses, bonhomme, tu risques d'attraper une maladie qui te tiendra au lit pour longtemps. Ha ! ha !

Julie vit son père porter les deux mains à sa tête comme s'il souffrait d'une brusque migraine. Le Diable s'approcha et lui donna une tape sur l'épaule.

— Demande donc son avis à ta fille !

Malrigou s'étouffa, reprit avec peine sa respiration.

— Je préfère mourir plutôt que...

Julie s'excusa d'un regard et lui coupa la parole.

— Mon père a toujours fait de son mieux pour me rendre heureuse, dit-elle au Diable. C'est à mon tour de me sacrifier pour lui, maintenant. Dois-je vous suivre tout de suite ?

— Ce n'est pas une mauvaise idée, fit le Diable.

Julie s'appuya de nouveau à la cheminée. La tête lui tournait, elle voyait le Diable immense, comme une ombre couvrant le sol et le plafond. Elle se sentit près de perdre connaissance et appela à son secours la Vierge et tous les saints.

Alors, le Diable lui prit la main entre ses doigts, pareils à des bouts de bois charbonneux et brûlants. Elle se mordit la lèvre pour ne pas hurler. Le Malin parla sur un ton douxereux.

— N'aie pas honte, chère Julie. Tu ne serais pas ma première fiancée à s'évanouir de bonheur dans mes bras, ha, ha !

Il prit la jeune fille par la taille et, la portant plus qu'à moitié, il la tira hors de la chaumière. Malrigou courut derrière eux.

— Arrêtez, par saint Joseph et les saints anges !

Le Diable se retourna sur le seuil et haussa les épaules.

— Ne mêlez pas la religion à nos affaires, vous me fâcheriez !

À la lueur de la lune, Julie vit son père tomber à genoux et tendre les mains vers elle. Elle eut une inspiration, elle arracha à sa coiffure un cheveu noir d'ébène et le lui tendit.

— Garde espoir. Je reviendrai !

Malrigou prit le cheveu à tâtons et le serra précieusement dans ses doigts. Il resta longtemps à genoux, hébété, devant la chaumière. Enfin, l'air glacé de la nuit fouetta son courage. Il se mit debout au prix d'un grand effort et il rentra en trébuchant.

Il scruta un moment, dans la clarté du feu, le long et fin cheveu de Julie. Désespéré, impuissant, il bredouilla :

— Julie, ma Julie, je ne t'oublierai pas.

Son regard tomba par hasard sur un vase transparent, où Julie mettait souvent quelques fleurs des champs. Une idée lui vint. Le vase était vide, il y versa un demi-pichet d'eau de pluie et déposa sur l'eau le beau fil noir : tout ce qui lui restait de sa fille. Ainsi, il pourrait le contempler chaque jour, en attendant le retour de Julie... si Dieu le voulait.

Le lendemain, deux jeunes garçons, vaillants et vigoureux, vinrent frapper à la porte de Malrigou. C'étaient deux valets d'une ferme voisine, deux jumeaux, pareils l'un à l'autre, comme deux châtaignes dans une même bogue. Ils avaient tous les deux une épaisse chevelure blond-roux et de beaux yeux dorés. Ils se nommaient Abel et Ricou.

— Nous sommes venus vous demander la main de Julie, dit Ricou. Elle devra choisir entre Abel et moi...

— ... car nous sommes incapables de nous départager ! termina son jumeau en souriant.

— Hélas, mes amis, gémit le paysan, vous arrivez un jour trop tard. Le Diable est venu la chercher hier soir. Elle a accepté de le suivre au Château d'Angoisse. Pouvait-elle refuser ?

Les jumeaux se regardèrent, atterrés.

— Et vous l'avez laissée partir ?

— C'était le Diable, mes amis. Mais vous-mêmes, pourquoi avez-vous tant tardé ?

— Parce que nous sommes pauvres. Nous savions que vous vouliez pour Julie un mari noble ou riche.

Malrigou poussa un soupir de regret. Maintenant, il se serait bien contenté d'un valet, au lieu du seigneur qu'il espérait !

— Enfin, notre amour a été plus fort que tout, dit Abel. Et nous sommes venus !

Ils posèrent chacun la main sur l'épaule de Malrigou.

— Nous jurons d'arracher Julie au Diable !

Quand ils se furent éloignés à quelques pas de la chaumière, Ricou dit à Abel, tout bas :

— Ou bien nous mourrons pour elle !

— Allons !

Ils prirent la seule arme qu'ils possédaient, un long couteau de boucher qui servait à saigner les cochons, et ils partirent sans plus tarder pour le Château d'Angoisse.

En passant devant une église, ils s'arrêtèrent pour prier saint Michel archange, le grand ennemi du Diable, et lui faire bénir les croix d'argent qu'ils portaient au cou.

A la nuit tombée, ils atteignirent une croisée de chemins où ils virent, à la clarté de la pleine lune, quatre ou cinq bonnes femmes assises en rond, vêtues de guenilles et coiffées de chapeaux pointus. Elles parlaient haut, comme si elles se disputaient, et leurs cris emplissaient le sous-bois d'échos bruyants. À une heure pareille et dans un tel accoutrement, ce ne pouvait être que... « Des sorcières ! » chuchota Abel.

Ricou l'approuva. Ils s'arrêtèrent pour écouter.

— Bave de putois ! Que le Diable n'aime jamais que moi ! clama une mégère en levant le poing vers la lune.

— Eau de vaisselle, changez-vous toutes en sauterelles ! glapit une autre.

— Non, non, non, la femme du Diable, ce sera moi, crâne de Gaulois ! grinça une troisième.

Déconcertés par ce charabia ridicule, les jumeaux allaient passer leur chemin, quand une sorcière se mit à gronder :

— Noyau de pruneau ! Que la belle Julie se change en crapaud !

Abel serra le bras de Ricou. « Julie... Notre Julie ? » Ainsi, ces vieilles femmes jalousaient mortellement la nouvelle fiancée de leur maître, si jeune et si jolie !

— Allons leur proposer une alliance, dit Abel.

— Elles doivent connaître certains secrets, dit Ricou.

Surprises par cette intrusion, les sorcières menacèrent les jumeaux de leurs doigts griffus.

— Qui vous a permis de troubler notre réunion, misérables ? Savez-vous que vous êtes ici sur le domaine du Diable !

— Nous le savons, dit Abel, et il se hâta d'expliquer qu'il était le vrai fiancé de Julie, venu pour reprendre la jeune fille avec l'aide de son frère. Mais ils avaient besoin d'aide...

Les sorcières glapirent toutes ensemble, en s'interpellant à leur façon sottement rimée :

— Plus de fiancée au teint clair, Diable libre comme l'air ?

— Le Diable rien que pour nous, poil de sapajou ?

Calmées, elles firent asseoir les jumeaux au milieu de leur cercle.

— Têtes de bourrique, dit la plus vieille, il vous faut couper la queue du Diable, pleine de ses pouvoirs magiques !

— Sans sa queue au bout fléché, le Diable perd tous ses pouvoirs cachés, murmura une autre.

— Et il vous faut la boire en tisane, pour devenir plus fort qu'une sorcière sur un âne ! ricana une drôlesse édentée, en soufflant son haleine aigre au visage de Ricou.

Puis elles se mirent à brailler une espèce de comptine pleine

d'abracadabras. Et Abel et Ricou, riches de deux précieux conseils, prirent le chemin du château de messire le Diable. Un feu follet flottait devant eux pour les guider.

Ils arrivèrent devant un sombre manoir, hérissé de tours et de mâchicoulis et envahi par des hordes de chauves-souris.

Ils se concertèrent un instant. Depuis leur plus jeune âge, ils se servaient de leur ressemblance pour jouer des tours aux méchantes gens. Ils étaient devenus maîtres en ruses et malices.

Ricou glissa le couteau sous la manche de sa veste. Abel tira la clochette noire. La porte s'ouvrit aussitôt par quelque mécanisme secret, puis se referma de la même façon. Les jumeaux suivirent un couloir au bout duquel ils virent une lumière briller. Une voix puissante leur cria d'entrer.

Ils pénétrèrent dans une vaste salle où brûlait un tronc d'arbre entier. Une table de bois noir occupait toute la longueur de la pièce : le Diable trônait tout au bout sur un grand fauteuil, noir aussi. Julie se tenait dans l'ombre, contre le mur.

Ricou se glissa lestement sous la table, sans que le Diable n'eût le temps de le voir. Abel, quant à lui, rassembla son courage et avança vers le maître des lieux. Il s'aperçut alors que Julie était attachée par le poignet à un anneau fixé au mur. La jeune fille tourna la tête vers lui. Des larmes coulaient sur ses joues.

Il vint se planter devant le Malin, les poings sur les hanches, l'air moqueur et belliqueux. Il voulait ainsi provoquer la colère du Diable pour distraire son attention.

— Bien le bonjour, messire !

Le démon exhala un nuage de fumée blanche qui rougit à la lueur des flammes.

— Qui es-tu, jeune prétentieux, pour oser défier le seigneur des enfers en sa noble demeure ?

Le jeune homme lutta contre le tremblement qui lui secouait les os, toucha sa croix d'argent et se força à regarder le Diable dans les yeux, sans reculer d'un pas.

— Les habitants de ce pays en ont assez de toi. Ils m'ont choisi pour libérer la jeune fille que tu as volée à son père !

Le Diable poussa un cri de fureur, se leva d'un bond et lâcha un autre nuage de fumée, verte et puante. Il brandit une fourche à deux dents, dont le métal, chauffé à blanc, jetait des étincelles.

— Et comment, pauvre gueux, espères-tu approcher ma fiancée ?

Julie supplia d'une voix faible.

— Pitié, messire !

Pendant ce temps, Ricou avançait sans bruit sous la table, son couteau au poing. Il passa rapidement derrière le fauteuil. Et au moment où le Diable allait frapper Abel de sa fourche, il lui trancha très vite le bout de la queue d'un seul coup de lame.

Le Diable se retourna en hurlant de douleur, et Abel en profita pour se glisser sous la table. Alors Ricou se dressa et balança son trophée sous les yeux du Malin... qui n'était pas si malin que ça et le prit pour Abel.

— Sorcier ! rugit-il. Comment peux-tu bouger si vite ?

Puis sa voix devint menue et plaintive, et il gémit :

— Rends-moi ma queue !

— Viens la prendre !

Ricou le repoussa d'un coup de pied et prit sa place dans le fauteuil. Le Diable, tombé devant la cheminée, se brûla au feu et grogna de colère et de douleur. Une minuscule bouffée de fumée jaune lui sortit du nez. Sa cape se changea en chiffon troué, sa fourche se tordit. Il ouvrit une bouche édentée et émit un râle de honte. Pauvre Diable ! songèrent les jumeaux ensemble.

Ricou éclata de rire.

— Sans ta queue, tu ne peux plus rien contre moi. J'ai envie de te chasser d'ici ou de te jeter aux porcs... Mais je suis bon prince, je te propose un marché.

— Un marché, ah, ah ! s'écria le Diable un peu requinqué.

— Oui, faisons un échange...

— Tout ce que tu veux contre le bout de ma queue !

— Va donc détacher mademoiselle Julie et jure-moi sur l'enfer que tu n'essaieras pas de la reprendre !

— Dieu me damne ! dit le Diable en levant la main gauche.

Délivrée, Julie tomba sans connaissance, Ricou la rattrapa avant qu'elle ne se blesse sur les carreaux de la salle et l'emporta dans ses bras. Ils sortirent aisément du château, car les portes et les fenêtres ouvertes battaient dans le vent.

Abel les suivit sans se montrer. Sitôt dehors, ils furent accueillis par les cris de joie des sorcières. Les vieilles édentées se précipitèrent sur les jumeaux pour les serrer sur leur cœur... ou ce qui leur en tenait lieu. Elles sentaient le lard rance et le champignon pourri... Abel et Ricou se bouchèrent le nez comme ils purent et, par chance, l'épreuve fut courte.

Elles enfourchèrent leurs balais, bondirent vers le donjon du château et entrèrent par une fenêtre située tout en haut.

Les chauves-souris, dérangées, se mirent à voleter en désordre, autour des toits. Un peu plus tard, les rires folâtres des sorcières jaillirent par les fenêtres ouvertes.

— Elles vont sûrement aider ce pauvre Diable à recoudre sa queue ! s'écria Abel, joyeux et moqueur.

Julie revint à elle dans les bras de Ricou.

— Merci, mon Dieu ! s'écria-t-elle.

— Et tu peux dire merci Ricou, souffla Abel.

— Et merci Abel ! ajouta Ricou.

Les jumeaux reçurent chacun deux baisers. Julie voulut en donner un troisième à celui qui avait coupé la queue du Diable.

— C'est lui ! dit Abel en désignant son frère.

— Non, c'est lui, dit Ricou.

— C'est lui !

— C'est lui !

— Le Diable avait peut-être deux queues, dit Julie en riant.

Et les frères reçurent chacun deux baisers de plus.

Ils arrivèrent à la borderie de Malrigou aux premières lueurs du jour. La jeune fille se jeta dans les bras de son père et pleura de joie sur son épaule. Sur le visage du paysan, marqué par l'insomnie et le chagrin, et celui de sa fille, pâli et minci, se lisait le bonheur d'être réunis.

On s'attabla dans la sombre cuisine de la chaumière, qui semblait à tous l'endroit le plus gai du monde. Le quatre convives se partagèrent avec entrain une épaisse omelette au lard. Puis, chacun ayant conté sa part de l'histoire, Malrigou regarda Julie dans les yeux, avec beaucoup de tendresse et un peu de peine, car il savait qu'elle allait le quitter.

— Ma fille, Abel et Ricou t'ont sauvée d'un sort affreux, et je vois bien que ton cœur balance entre les deux. Je crois qu'ils t'aiment autant l'un que l'autre, mais il te faudra choisir. ..

Julie tenait les jumeaux par la main, sans marquer de préférence. Elle soupira. Choisir, oui, il lui fallait choisir...

Son regard fut alors attiré par le vase, posé sur une étagère du buffet. Une étincelle s'était allumée dans l'eau claire : elle se mit à tourner, à grandir, et dessina une silhouette lumineuse, qui monta au-dessus du vase, se courba sous le plafond et parut nager dans l'air. Julie s'exclama :

— Mon Dieu !

— Le cheveu ! Le cheveu ! cria Malrigou.

Les jumeaux, tête levée, fascinés, ne pouvaient détourner les yeux de la forme de lumière qui commençait à ressembler à une belle jeune fille brune et tournait au-dessus d'eux.

Soudain, la vaisselle, la table même, tremblèrent. Le vase se renversa sans se briser, la silhouette libérée se posa au milieu de la salle, en face des jumeaux. Ses contours devinrent nets, la lumière qui l'enveloppait s'éteignit peu à peu.

Une autre Julie, jumelle de la première et tout aussi vraie, apparut dans un silence surnaturel.

Émerveillés, Malrigou, sa fille et les garçons admiraient ce prodige sans mot dire. Un cadeau des sorcières aux bons jumeaux qui

leur avaient rendu le Diable ? Un présent de saint Michel à ses alliés ? Qu'importe, c'était un don de la vie !

La seconde Julie s'assit à côté de sa sœur ; les jeunes filles se regardèrent et sourirent pareillement. Et, bien sûr, les jumeaux furent aussitôt amoureux d'elle, comme ils l'étaient de la première.

Qui, d'Abel ou de Ricou, épousa la Julie originelle, fille de la terre du Périgord ? Et qui la nouvelle, fille de la magie et de l'eau de pluie ? Personne ne le sut jamais.





L'Ange de la forêt

Au siècle dernier vivait Maricette, une pauvre femme encore jeune et pas vilaine. Elle habitait dans une chaumière à la corne d'un bois^[11], près d'un village appelé Sainte-Eulalie-d'Eymet. Glaneuse^[12] et rabouilleuse^[13], elle vendait sa pêche et les champignons qu'elle avait ramassés pour se payer le nécessaire ou même un peu moins. Elle faisait son pain dans un mauvais four, avec le seigle et le froment

qu'elle pouvait glaner, en y ajoutant de la farine de châtaigne.

Maricette était boiteuse. Elle en avait honte et n'avait jamais cherché à se marier. En fait, son infirmité ne se remarquait pas tellement et ne la gênait guère pour courir la campagne. Mais, craignant les moqueries, elle n'osait pas se montrer au village sauf les jours de marché, car elle pensait que dans la foule on ne la voyait pas boiter.

Maricette s'accommodait de cette vie retirée et se contentait du peu qu'elle avait pour vivre. Mais elle cachait dans son cœur un rêve secret : avoir un enfant. Seulement, pas de mari, pas d'enfant. Et puis comment aurait-elle pu l'élever ? Il lui fallait se résigner.

Pourtant, elle ne renonçait pas tout à fait. Elle priait même le bon Dieu de mettre sur son chemin un bébé abandonné.

« Seigneur, envoyez-moi plutôt une petite fille. Les filles mangent moins, elles sont plus faciles à habiller et elles se débrouillent toutes seules un peu plus tôt... »

Le temps passait. Maricette vieillissait, elle commençait à se fatiguer à toujours courir par monts et par vaux pour subsister. Elle avait de plus en plus de mal à tirer sa mauvaise jambe.

« Il est trop tard, se disait-elle. Trop tard pour rêver et pour espérer, trop tard pour recueillir un petit drôle^[14]. Seigneur, prenez-moi l'hiver prochain, par grand froid, que je ne sente rien ! » Mais le Seigneur n'entendit pas cette prière-là.

Un matin, elle trouva un chaton jaune et blanc sous un abri de branches, au bord d'un chemin. Comme si celui qui l'avait abandonné avait voulu lui donner un semblant de protection contre le vent, la pluie et les mauvaises bêtes.

Maricette le prit dans ses bras, et la petite bête tremblante de froid et de faiblesse s'endormit contre sa poitrine. Pour la première fois, la pauvre femme sentit que quelqu'un avait besoin d'elle. Elle adopta le chaton, qui se révéla être une petite chatte assez coquine, et l'appela Grete, du nom qu'elle voulait donner à l'enfant qu'elle n'avait jamais eu. Maricette venait de découvrir le sentiment maternel.

Une semaine se passa, tandis qu'elle s'occupait à dorloter Grete, chaque fois qu'elle en trouvait le temps. Le petit chat avait repris des forces et grandissait à vue d'œil. Et puis, par une nuit de pleine lune, alors que Grete dormait au pied du lit de sa maîtresse, le miracle se

produisit. Le chaton se changea en petite fille.

Quelle ne fut pas la surprise de Maricette, à son lever, quand elle aperçut une petite fille blonde, aux grands yeux d'un gris lumineux, mignonne comme une agnelle de Dieu, qui se tenait à peine sur ses petites jambes...

Maricette, qui croyait en Dieu et en sa bonté, se mit à genoux devant cette offrande et remercia de tout son cœur. Sur ce, elle s'assit sur un tabouret de bois et prit sa fille dans les bras. La drôlette vint se blottir contre la forte poitrine de Maricette. Puis s'endormit sans plus attendre.

Alors, la nouvelle maman sentit des larmes de joie tracer un sillon humide sur ses joues, et elle se balança doucement d'avant en arrière pour bercer son enfant.

— Que va-t-on devenir, Gretille jolie ? soupira-t-elle. Vais-je être à la hauteur pour m'occuper de toi ? Un enfant, ça demande beaucoup de travail... Comment vais-je trouver du lait et de la farine blanche pour tes bouillies ? Je ne suis plus bien vaillante, et les travaux des champs sont trop fatigants pour ma pauvre jambe.

La petite fille ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Maricette lui sourit tendrement et l'enfant gazouilla en laissant voir deux quenottes blanches.

« Au fond, songea-t-elle, si Dieu me l'a confiée, c'est qu'il m'a accordé toute sa confiance. J'irai demain au marché demander la charité pour ma fille. »

Le lendemain, Maricette arriva au marché d'Eymet, sa petite dans les bras. Elle fixait son regard sur le bout de ses sabots. Comment allait-elle s'y prendre ? Jamais encore elle n'avait été obligée de mendier son pain.

La place était pleine de monde ; les beuglements, bêlements et pialements des bêtes et même les éclats de voix des gens effrayaient la petite Grete qui restait blottie contre sa maman. Comme elles traversaient le marché aux volailles, une grande oie grise déploya ses ailes et se mit à cacarder. Effrayée, Grete hurla de terreur. Maricette sourit à sa fille et prononça des paroles apaisantes.

Tous les regards se tournèrent vers elles. Les paysannes du village se mirent à chuchoter entre elles, en jetant à Maricette des regards soupçonneux.

— Eh ben, la Maricette, où donc que tu l'as volée cette drôlette ? cria la grosse Jeanne, derrière ses poulets.

— C'est l'*aversière* qui lui a donné, pour sûr, au fin fond de la forêt de l'Auvézère ! marmonna la vieille Janilhe.

L'*aversière* est la femelle du diable, et pire diablesse que son mari.

Janilhe disait la bonne aventure à qui voulait l'écouter. Elle était assez inquiétante, avec son nez crochu, son menton en galoche et son énorme fagot de bois sur le dos. Elle habitait une petite maison à côté du cimetière. On disait qu'elle avait le mauvais œil et qu'elle portait malheur. Maricette, qui avait tout entendu, songea : « C'est elle, l'*aversière* ! »

La vieille s'avança, menaçante.

— Va donc reposer cette petite là où tu l'as trouvée, Maricette.

Et Jean, le maréchal-ferrant, un brave homme pourtant :

— N'as-tu donc point de morale, Maricette ?

Maricette fut effrayée par les moqueries et les menaces. Grete avait faim. Elle acheta un peu de farine avec ses derniers sous et s'en retourna dans sa cabane au fond des bois.

Depuis, Maricette n'osait plus se montrer au village. Les réserves de farine touchaient à leur fin et la pauvre femme se tourmentait fort pour l'avenir.

Ce jour-là, le vent froid et sec de janvier soufflait par rafale. Maricette préparait une bouillie à la chaleur des braises, quand une voix murmura à son oreille, avec douceur et insistance :

— Va travailler à la bruyère, Maricette. Je t'aiderai, je te le promets. Va à la bruyère, va...

Elle se retourna vivement, mais ne vit que sa petite Grete, assise par terre, qui jouait avec deux cailloux blancs.

— Qui a parlé ? Répondez-moi ?

Maricette n'était pas de nature peureuse, mais elle devait veiller sur son enfant. Se croyant en proie à des hallucinations, dues à un excès de fatigue, elle se mit à sangloter, la tête dans son tablier.

L'angoisse de laisser Grete dans le besoin lui tenaillait le ventre.

— Mon Dieu, c'est ma faute. J'ai été trop égoïste de désirer un enfant sans avoir de mari. Je suis infirme, pas très solide sur mes pattes et, en plus, je deviens folle, gémit la pauvre femme en s'essuyant les yeux d'un coin de tablier.

Alors, Grete se leva, fit quelques pas mal assurés, vint s'appuyer les mains sur les genoux de sa mère et la regarda tendrement, de ses jolis yeux gris. Dans les prunelles de sa fille, Maricette vit alors un beau champ de bruyère fouetté par le vent. Elle se vit elle-même, la faux à la main, coupant la bruyère sans peine. Elle travaillait aussi vite et bien qu'un homme dans la force de l'âge.

Grete baissa les paupières et émit un petit gazouillis joyeux.

Maricette avait marché plus d'une heure pour aller au champ de la Brusque. Il était tel qu'elle l'avait vu dans les yeux de sa fille. Le vent du nord battait les hautes tiges épineuses et enchevêtrées. C'était tout juste cinq heures et les hommes venaient de commencer la fauche.

Tous les ans en hiver, on coupait les ajoncs, qu'on appelait « bruyères » et qui servaient de litière au gros bétail. C'était un travail pénible, un travail d'homme, un des plus rudes de la saison. Seuls les jeunes les plus musclés et les anciens les plus habiles pouvaient faucher la bruyère sans se rompre les bras et les reins. Peu de femmes s'y risquaient. Mais on avait vu, pourtant, quelques fortes filles, la faux à la main, défier les hommes les plus robustes.

Maricette rassembla tout son courage. Elle avait été obligée de laisser Grete à la maison, et une pensée la tourmentait : sa fille était-elle assez grande pour se surveiller toute seule ?

« C'est ma Gretille qui m'a fait venir ici, songea-t-elle. Je dois lui faire confiance... » Elle s'avança, une faux usée sur l'épaule, en essayant de traîner sa mauvaise jambe sans y paraître. Les gens d'ici ne la connaissaient pas. Ils ne verraient peut-être pas qu'elle boitait.

Elle voulait demander au fermier de l'embaucher pour quelques heures. Elle savait qu'avec son infirmité et ses faibles bras, elle ne tiendrait pas longtemps. Mais le seul fait de penser à sa fille la soutenait : le doux sourire de Grete et son regard de lumière lui donnaient des ailes.

La tête haute et la jambe ferme, elle marcha vers le grand

gaillard qui semblait mener la troupe des faucheurs.

A sa demande, l'homme répondit en riant :

— Il me manque deux gars, qui ont préféré faire du lard au coin du feu. Si tu es capable d'en remplacer la moitié d'un, sois la bienvenue ! Tu seras payée dix sous à la fin de la journée... et tu mangeras avec nous.

Dix sous, c'était la moitié de la paie d'un homme. Et puis la fin de la journée... Tiendrait-elle jusqu'au soir ? Une voix intérieure lui dit : « Pour ta petite Grete, tu tiendras. Tu as la force des anges avec toi ! »

Il gelait à pierre fendre. Elle se retint de souffler dans ses mains. Elle prit sa faux, la leva, l'abattit sur les plus grands ajoncs, au bord du champ. La lame volait et ne pesait rien. Maricette n'avait qu'à se laisser guider par son outil, qui taillait comme un rasoir dans les tiges les plus dures.

Tout se passait comme si une main invisible, plus adroite et plus forte que celle d'un homme, maniait la faux à sa place.

Elle sourit. « Ma fille est un ange qui m'a conduite ici et qui m'offre son aide divine pour faucher ! »

Les heures défilaient. Elle n'éprouvait aucune fatigue et n'avait pas une seule ampoule aux mains, pas une griffure sur la peau.

Les hommes la regardaient faire, étonnés par la force et l'adresse de cette petite bonne femme. A la pause de huit heures, on descendit à une cabane où la patronne avait servi la *sougranado*, la soupe aux haricots épaissie par des pommes de terre.

Cela ressemblait plus à un ragoût qu'à un potage, mais c'était bon et ça tenait l'estomac. Tous les hommes lui parlaient avec respect. Ils ne la regardaient pas comme une infirme mais bien comme une femme forte, digne d'être des leurs.

Quand vint le soir, elle rentra chez elle, point harassée par sa journée de labeur. Il lui sembla même que ses pieds ne touchaient plus la terre des chemins. Elle serra sa drôlette dans ses bras encore plus fort que d'habitude.

Et c'est ainsi que, pendant les seize années qui suivirent, Maricette alla faucher la bruyère chaque hiver ; ses patrons finirent

par la payer au même tarif que les hommes. Au printemps et en été, elle reprenait ses pêches et ses cueillettes. Sa chère Grete ne manquait de rien et lui donnait la joie de chaque instant.

La drôlette devint une belle jeune fille qui cousait et brodait pour les dames, qui savait pêcher avec sa mère, qui connaissait mieux que personnes les bonnes « places » de champignons. Maricette ne doutait pas que Grete veillait sur elle en secret, plus qu'elle-même ne l'aidait et la protégeait...

Sa fille avait dix-huit ans quand elle mourut, après avoir connu, à la fin de sa vie, de belles années de bonheur. C'était l'automne, peu avant la saison de la bruyère.

Une demi-douzaine de personnes accompagnèrent Maricette au cimetière, sous un ciel gris et triste. Après l'enterrement, à la fin de la matinée, Grete rentra seule à sa maison : on la vit s'en aller vers le bois, tête basse, dans sa pauvre robe noire. L'après-midi, le vent chassa les nuages, un soleil d'été se mit à briller, illumina la campagne jaunissante... et la robe blanche d'une jeune fille qui marchait sur le chemin de la chaumière au village.

Les paysans qui croisèrent cette très jolie demoiselle en crurent à peine leurs yeux. Grete ! Elle avait déjà quitté ses vêtements de deuil... Elle avançait si vite et si légèrement qu'elle semblait à peine toucher le sol de ses pieds nus.

Elle salua les villageois d'un signe de la main et s'éloigna de son pas aérien. Bientôt, elle ne fut plus qu'une tache de lumière.

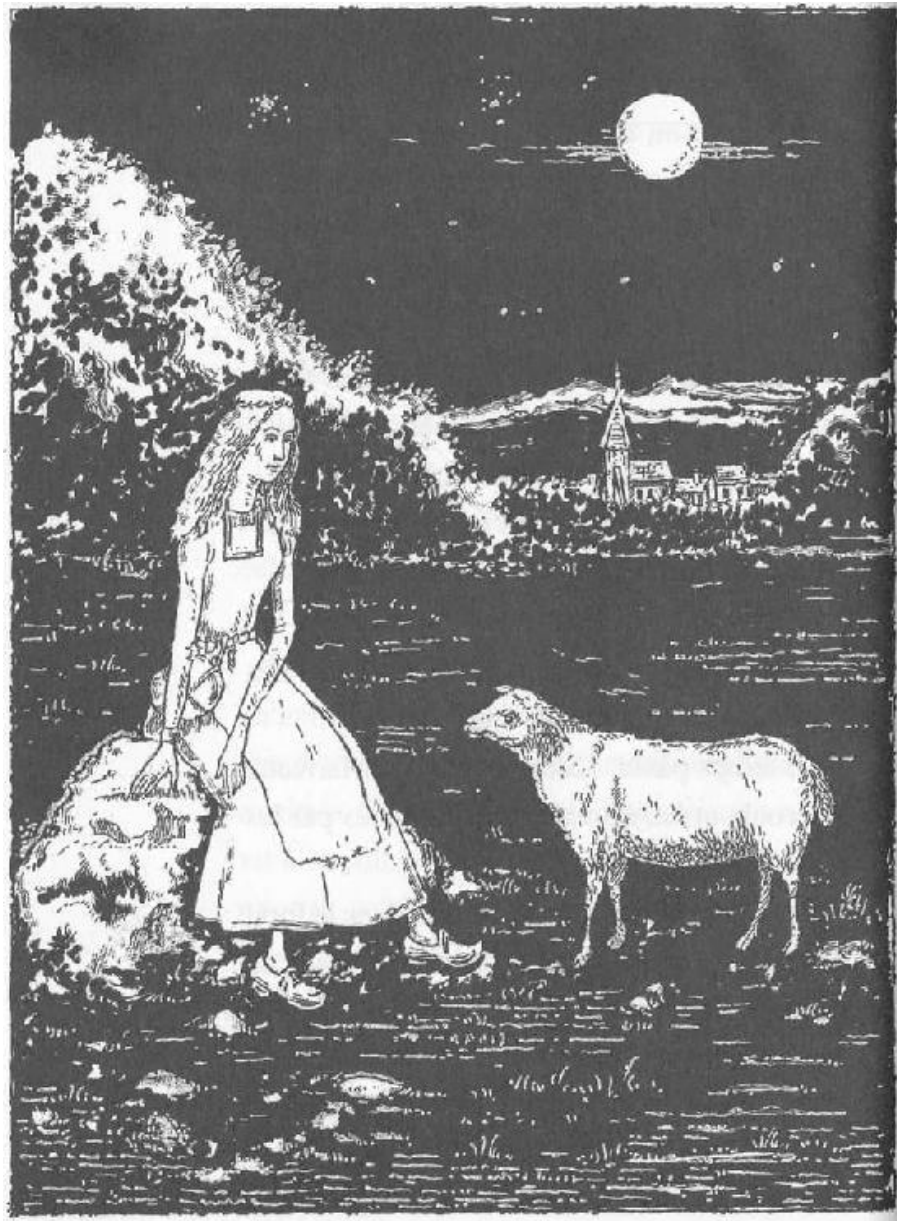
Un petit garçon de sept ans la regarda disparaître, puis courut chez lui et s'écria :

— Maman, je crois que j'ai vu un ange !

C'est bien ce que pensaient la plupart des adultes, sans oser le dire à voix haute.

Le temps passa. La chaumière de Maricette s'écroula et les ruines furent envahies par les ronces et les herbes folles.

Personne, jamais plus, ne croisa dans la forêt de Sainte-Eulalie, ni au marché d'Eymet, ni nulle par ailleurs, la silhouette menue et gracieuse de l'ange Grete.



La Bergère et le Lébérrou

Non loin du village de Coux, entre deux rivières, la Dordogne et la Vézère, se trouvait la ferme de la Jarrie. La petite Jehannette, que l'on surnommait Bigoussette, y vivait avec ses parents.

Chaque jour, elle conduisait son troupeau de vaches et de moutons dans les prés qui entouraient la maison. Félibrée, sa jolie

chienne de berger au pelage gris et tout frisé, l'aidait fort habilement à garder le troupeau.

Bigoussette avait une nature vive et un caractère très gai. Tout en surveillant ses bêtes, elle aimait chanter, courir, danser même en faisant voler sa jupe et son jupon. Et Féli jouait avec elle, sautait joyeusement... sur ses trois pattes. Car la pauvre bête avait été blessée par un piège à renard, et on avait dû lui couper une patte de devant.

Quelques vieilles femmes disaient : « Ah, un chien à trois pattes, ça porte bonheur, ça chasse les mauvais esprits. Et ça effraie même le diable ! » Bigoussette riait : elle n'y croyait qu'à moitié, mais elle était très fière de sa Féli.

Félibrée aimait par-dessus tout accompagner Bigoussette dans ses rondes et tourner avec elle. Le vertige les prenait ensemble, elles roulaient toutes les deux dans l'herbe de la prairie...

Mais voici que Bigoussette était devenue triste, un jour de printemps, à la saison où tout le monde se réjouit de la fin du mauvais temps. Elle s'asseyait sur un tronc d'arbre mort et songeait, le visage dans ses mains. Elle regardait d'un air soucieux le vent retrousser les jeunes feuilles des peupliers et ne voyait pas Féli qui essayait de l'attirer au jeu.

Parfois, la chienne jappait doucement en signe d'invitation. Bigoussette sursautait, lui caressait la tête et soupirait.

— Connais-tu Alcide, ma Félibrée ? Alcide, mon Alcide...

Une lueur d'intelligence s'allumait dans les yeux de la brave bête. Si elle avait pu parler, elle aurait dit :

— Mais oui, Bigoussette, je le connais aussi bien que toi, Alcide le rebouteux. Il vient te soigner quand tu t'es tordu la cheville en courant après une génisse follette ou un agneau imprudent. Crois-tu que je ne l'aie pas vu, plus d'une fois, t'enlever le mal en posant ses fortes mains sur l'entorse. Et alors, on dirait que tu souris aux anges !

Bigoussette, émue par l'affection qui rayonnait des prunelles de Féli, lui confiait son secret à voix basse.

— Je dis mon Alcide, parce que je l'aime plus que n'importe qui. Mais il n'est pas à moi et je ne serai jamais rien pour lui.

La chienne se couchait aux pieds de sa maîtresse et ses oreilles

frémissaient : elle avait l'air de tout comprendre. Bigoussette, pour tromper sa solitude, lui parlait comme à une personne.

— Sais-tu qu'Alcide est marié à une méchante femme ? Cette Apolline a quitté sa grande ville pour rejoindre Alcide, mais la campagne n'a pas adouci son caractère ! Sais-tu ? Alcide est très apprécié. On vient le chercher de loin, il gagne un peu d'argent et, en outre, il est très économe : elle l'a épousé pour ses écus !

Féli essayait sans succès d'entraîner Bigoussette dans une ronde joyeuse. Le soir, la jeune bergère rentrait à la ferme, marchant à petits pas, derrière son troupeau, tête basse, sans avoir chanté ni dansé une seule fois de la journée.

Bigoussette aurait été bien plus triste encore si elle avait connu l'épreuve terrible que vivait Alcide, depuis des années, sans fin, sans trêve. Du lever au coucher du soleil, le rebouteux subissait la tyrannie de sa mégère de femme. Et dès la nuit tombée, il se transformait en *lébérou*, par l'effet d'une malédiction, et battait la campagne sous sa nouvelle apparence.

Les *lébérous* étaient des sortes de garous, comme les fameux loups-garous, de mauvaise réputation. Mais au lieu de bêtes féroces, les *lébérous* étaient des animaux très doux.

À minuit, le malheureux ensorcelé, devait se rendre à un lieu secret, souvent une fontaine. Et là, sitôt l'heure sonnée, il se retrouvait par magie dans la peau d'un mouton ou d'un lièvre. Alors, il partait à la course. Il connaissait la règle du jeu : passer sous sept clochers avant l'aube. Va, cours, pauvre *lébérou* ! Plus vite ! Si tu n'as pas fini ton parcours à temps, tu seras condamné à être *lébérou* tout le jour, toute la vie !

Ainsi, on voyait parfois, au clair de lune, une pauvre bête trotter entre les champs et les bois, poursuivie par les chiens qui aboyaient avec rage. Mais la bête portait l'âme d'un homme.

Seul l'amour d'une jeune fille au cœur pur pouvait lever la malédiction...

Une nuit, un cri réveilla Bigoussette. Un cri étrange, mi-bèlement, mi-plainte humaine. Elle se dit : « C'est un mouton perdu et blessé. » Son amour des bêtes lui aurait fait braver n'importe quel danger, n'importe quel effroi...

Elle bondit de son lit, s'habilla en hâte et sortit. Son oreille la

guida vers un sous-bois. Là, elle vit à la lueur de la lune... Mon Dieu !

Ce tas de laine grisâtre et sale, qui trébuchait sur ses pattes frêles, était-ce un mouton ? Bigoussette avait souvent entendu ses grands-parents décrire les êtres de la nuit. Elle joignit les mains, retint son souffle. Un lébéro de mouton !

Elle s'approcha avec courage. Le lébéro semblait mort de fatigue. Pourtant, quand il aperçut Bigoussette, il retrouva assez de force pour lui sauter sur les épaules.

Elle cria de surprise, mais elle savait qu'il ne lui ferait pas de mal : les lébéros ne sont pas méchants. Il voulait seulement se faire porter pour finir sa tournée des clochers.

Par chance, il ne pesait guère plus que le poids de la laine et de quelques os. Il s'accrochait à elle, la pressait, la tirait et, ainsi, lui indiqua la direction d'un village, où se dressait un clocher. Elle marcha une lieue avec cette sorte de sac vivant sur le dos.

Soudain, il se mit à lui baver dans le cou.

— Oh, lébéro, s'écria-t-elle, ferme la bouche et garde ta salive ! Je suis heureuse de t'aider, je ne t'en veux pas, mais...

Le mouton répéta : mê, mê ! En même temps, il bavait tant qu'il pouvait. Bigoussette éclata de rire. Au troisième clocher, le lébéro sauta par terre et détala, car il avait fini sa tournée. « Quelle chance, se dit Bigoussette, je suis tout près de chez moi ! »

Le lendemain, le même cri la réveilla. Encore ce lébéro ! Elle n'hésita qu'une seconde et décida d'aider le malheureux. Ainsi, chaque nuit, quand la voix plaintive l'appelait, la petite bergère se levait pour aller rejoindre le drôle de mouton qui l'attendait dans un bois.

Elle se penchait, il sautait sur ses épaules, hop ! Elle partait d'un bon pas. En route, compagnon !

Au lieu d'économiser son souffle, elle parlait, chantait, pour passer le temps et chasser la peur. Eh oui, elle était brave, Bigoussette, mais elle avait quand même un peu peur...

Alors, elle disait des contes ou entonnait de douces chansons en patois.

Alcide le lébéro prenait tant de plaisir à l'écouter qu'il se

retenait de baver et presque de respirer. La gaieté, la générosité et le courage de la jeune fille emplissaient son cœur d'un sentiment nouveau.

Comme tous les malheureux humains ensorcelés, Alcide se rappelait pendant le jour qu'il était un lèbéro. Il savait qu'il reprendrait, le soir venu, la forme surnaturelle qu'il avait quittée le matin. Il en perdait le rire et l'appétit.

Mais un matin, il se surprit à sourire en pensant à Bigoussette. Bientôt, il se mit à chanter ses chansons. Apolline, sa femme, le voyait reprendre goût à la vie et s'inquiétait beaucoup. Elle redoutait par-dessus tout de le voir rencontrer une jeune fille qui l'aimerait et le libérerait ainsi de sa malédiction.

Car elle connaissait le malheur de son mari et s'en accommodait fort bien...

Chaque nuit, en son absence, elle pouvait sortir, voir ses amies, les fées et les sorcières. Si elle n'était sorcière elle-même, elle était devineresse. Quand elle entendit son époux fredonner « À la claire fontaine », la chanson préférée de Bigoussette, elle sut la vérité dans l'instant.

Bigoussette était-elle assez sotte pour aimer un lèbéro ?

« D'abord, se dit Apolline, je dois en avoir le cœur net. Les *fachillères* vont m'aider à trouver la vérité ! » Les *fachillères* étaient des fées curieuses et cruelles, qui prenaient plaisir à tourmenter les gens : Apolline les admirait beaucoup.

Elle se rendit une nuit dans une clairière connue pour être le lieu de leurs réunions. Elle les vit de loin en train de danser la sarabande, autour du feu qu'elles venaient d'allumer. Elles étaient nombreuses, une demi-douzaine au moins, et l'une d'elles, très grande, les cheveux rouges, semblait leur meneuse.

Fâchées d'être dérangées, elles poussèrent des cris de colère. Mais Apolline prononça les paroles secrètes par lesquelles se reconnaissent entre eux les familiers de la nuit.

La meneuse, d'un geste, imposa la paix à ses compagnes.

— Silence, toutes. C'est une sœur qui nous rend visite. Que nous veux-tu, ma belle ?

— J'ai une mission à vous confier, dit Apolline. Vous pouvez rendre service à une amie qui ne sera pas ingrate et, en même temps, vous vous amuserez bien !

Les fachillères, vêtues de haillons, pieds nus, échevelées, entourèrent la femme du rebouteux en ricanant. Apolline leur conta son histoire et leur demanda d'espionner pour elle Alcide le lèbéro.

— Pourquoi ne le guettes-tu pas toi-même ? s'enquit une fée.

— Il faut être plusieurs et avoir des yeux meilleurs que les miens. Et puis si mon Alcide rencontre une jeune fille, je voudrais que vous donniez une bonne leçon à cette idiote !

À la fin, les fachillères acceptèrent d'espionner le lèbéro, et rendez-vous fut pris avec Apolline une semaine plus tard.

Ainsi, le soir suivant, les six fachillères attendaient Alcide, cachées dans les buissons, près de la fontaine aux lèbéros. Le pauvre homme arriva en bondissant, tout heureux à l'idée de retrouver bientôt Bigoussette. Il se changea en mouton, une chanson aux lèvres.

Puis la chanson devint un triste bêlement au fond de sa gorge. Dans son corps de mouton, il partit pour la tournée des clochers, et les fachillères se lancèrent à ses trousses.

Arrivé au bois de la Jarrie, à portée de voix de la maison où dormait la Bigoussette, il bêla pour appeler son amie.

La jeune fille se leva et courut au bois plus vite que le vent. Elle connaissait le chemin comme sa poche. Tout en fredonnant « À la claire fontaine », elle caressa la tête du mouton.

— Mon cher lèbéro, je suis si contente de t'aider !

Les fées échangèrent des signes : « Notre sœur avait raison. Ce lèbéro a donc trouvé une fille assez folle pour l'aimer ! »

— Cette bergère doit retourner à ses chèvres, dit la meneuse.

— Et ôtons-lui l'envie de se mêler de choses qui ne la regardent pas ! ajouta une autre fée.

Alors, les fachillères, expertes en diableries, lancèrent un sort à Bigoussette au moment où le lèbéro sautait sur ses épaules. La jeune fille entendit dans le creux de l'oreille une voix douce et cruelle à la

fois, qui murmurait :

— Bigoussette, tu es en mon pouvoir. Tu ne peux plus m'échapper. Je vais te dévorer !

Bigoussette voulut poser le lébéro pour fuir, mais il s'accrochait très fort. Elle se mit à pleurer doucement.

— Je te croyais mon ami, lébéro. Voilà que tu me menaces, moi qui t'aide chaque nuit !

Alcide fut désespéré de voir sa petite compagne à ce point effrayée. Il n'avait rien fait de mal. Il n'avait rien dit, puisqu'il ne possédait pas la parole sous sa forme de lébéro... Alors il se résigna à la quitter ; il sauta à terre et, malgré sa fatigue, continua seul sa tournée des clochers. Bigoussette prit le chemin de sa maison, dans la nuit noire.

Les fées l'entendirent sangloter et se regardèrent.

— L'occasion est bonne de donner une leçon à cette sotte.

— La nuit n'est pas faite pour les petites filles !

Elles se lancèrent à la poursuite de Bigoussette à travers l'obscurité que leurs yeux de chouettes perçaient aisément. La jeune fille se sentit soudain empoignée par des mains joueuses et bestiales, qui lui nouaient un foulard sur les yeux, lui tiraient les cheveux et lui griffaient le visage. Elle appela au secours, le rire des fées lui répondit, multiplié par l'écho.

Pour finir, elle fut saisie par la cheville et précipitée dans une mare de boue. Elle se releva, arracha son bandeau et aperçut de vagues silhouettes qui s'enfuyaient en jetant des cris moqueurs. Elle croisa les doigts. « Ce sont les mauvaises fées, les fachillères ! se dit-elle. Mais alors, mon lébéro est-il complice ou innocent ? »

Comment savoir ? Elle se lava tant bien que mal le visage et les mains et s'en alla en boitant, à cause de sa cheville tordue.

Le lendemain, elle ne put se tenir debout : sa cheville était grosse comme un melon. Appelé aussitôt, Alcide trouva Bigoussette couchée sur sa paillasse.

— Voilà une belle cheville, dit-il. Mais on va te guérir ce bobo le temps de chanter un refrain.

La jeune fille sentit ses joues s'empourprer. Elle n'osait sourire à l'homme qu'elle aimait. Alcide non plus n'était pas très à l'aise. Il aurait tant voulu la remercier de la part du pauvre lébéro. Mais, prisonnier de son enchantement, il ne pouvait parler de sa vie nocturne. Il regarda Bigoussette avec un long soupir et se mit à palper l'entorse très doucement. La douleur de la jeune fille s'apaisa tout de suite.

— Comment va Félibrée ? demanda le rebouteux.

— Elle est allée avec mon père mener les vaches au pré, répondit Bigoussette. C'est une très bonne gardienne de troupeau, malgré sa patte coupée.

Alcide fixa Bigoussette dans les yeux.

— S'il t'arrive de sortir... le soir... j'aimerais la savoir à tes côtés.

« De quoi se mêle-t-il ? » se demanda la jeune fille. Puis elle pensa qu'il avait raison et l'approuva d'un signe. Ils échangèrent un long regard. Et, dans les yeux d'Alcide, Bigoussette vit pour la première fois une tristesse qui lui remua le cœur.

Cette nuit-là, un croissant de lune était suspendu au milieu du ciel étoilé. Féli trottait aux côtés de Bigoussette. La jeune fille boitait encore un peu, mais elle se sentait plus forte et plus courageuse avec la chienne près d'elle.

Deux fois de suite, elle n'avait pas répondu à l'appel du lébéro : elle plaignait le pauvre animal. Même s'il était mauvais, il avait des excuses, avec la vie qu'il menait... Elle avait peut-être manqué de charité.

Elle avait réfléchi à sa mésaventure de l'autre nuit : elle était sûre d'avoir été tourmentée par les fachillères. Mais le lébéro était-il l'ami ou la victime de ces créatures ?

Elle se rendait au bois des fées pour tenter de les observer et d'en apprendre un peu plus sur leurs secrets. Elle ne savait pas où se trouvait exactement leur lieu de rencontre ; elle comptait se guider à la lueur de leur feu.

Elle repéra bientôt les flammes, et Féli se mit à gronder. Elles s'approchèrent toutes les deux vers la clairière. La chienne sautillait devant, sans cesser de gronder.

Alors, Bigoussette aperçut les fées qui se trémoussaient autour d'un feu de branches. La meneuse aux cheveux rouges vit Féli qui avançait vers elle dans la lueur des flammes.

Elle recula dans l'ombre et s'écria :

— Un chien à trois pattes, nous sommes perdues ! Fuyons !

— Quoi ? gémit une fée. Fuir devant un chien ?

— Un chien à trois pattes porte bonheur aux humains et malheur aux pauvres fées ! Surtout, ne le regardez pas !

Elles s'échappèrent dans les buissons en poussant des cris de terreur. La chienne les poursuivit avec des aboiements furieux.

Puis, soudain, ce fut un grand silence.

Féli revint en remuant la queue, comme pour dire : elles sont parties, on a gagné ! Puis elle joua un moment avec sa maîtresse qui dansait autour du feu. Enfin, elles repartirent.

Sur le chemin du retour, elles entendirent l'appel du lébéro. Bigoussette courut vers le bosquet où elle le rejoignait d'habitude. Elle ne pouvait croire que le pauvre mouton fût l'ami des fées. Elle souhaitait tellement qu'il fût innocent !

Elle prit le lébéro dans ses bras et l'appela « mon doux mouton ! ». Il répondit par un bêlement de reconnaissance. Alors, elle lui donna un baiser d'amour sur le museau, malgré sa toison sale et la bave qui lui coulait au menton.

Le charme fut aussitôt rompu, à jamais. Il y eut un éclair : Alcide se tenait devant la jeune bergère et lui souriait. Il ouvrit les bras et la serra contre lui sous le ciel étoilé.

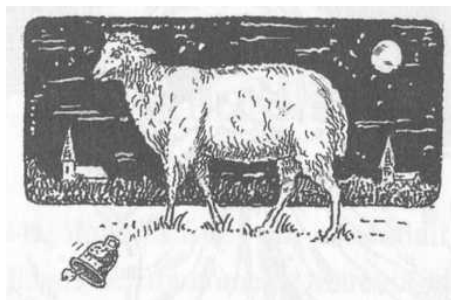
Les fachillères ne vinrent pas au rendez-vous d'Apolline. La femme du rebouteux apprit par les rumeurs de la forêt qu'elles avaient quitté le pays. Elle s'aperçut bien vite que l'amour de Bigoussette avait levé la malédiction de son mari : le bon temps était fini pour elle. Elle préféra disparaître à son tour.

Elle partit un matin avec toutes ses affaires dans une voiture à cheval et on ne la revit jamais. Au bout d'un an, elle fut déclarée sorcière et le mariage d'Alcide annulé.

L'ancien lébéro fut libre d'épouser sa bergère. La jeune mariée emmena sa chère Féli : avec sa chienne à trois pattes, elle était sûre que les mauvaises fées n'entreraient jamais chez elle.

Et elle aurait du bonheur pour toute la vie.

On n'appela plus Bigoussette que la Jehannette d'Alcide.





L'Ogre et le Charbonnier

Ce matin-là, dans la forêt qui s'étendait entre les villages de Brantôme et Mareuil, le seigneur Eustache Pey cherchait une pauvre chaumière. Sur son lourd cheval de trait, il avançait de sentier en clairière, dans une épaisse couche de brume blanche.

Le seigneur était un ogre mangeur d'enfants. On le disait féroce, mais pas très malin. Chaque année, le jour de son anniversaire, il

choisissait une famille de son fief pour lui voler le plus dodu des enfants. Son ogresse le faisait bouillir et Pey se régala.

Pour son trois-cent-dix-neuvième anniversaire, l'ogre avait choisi la cabane du charbonnier Janssou, tout au fond des bois.

Janssou était en train de réchauffer sa soupe du matin, tandis que sa femme et ses sept enfants dormaient encore sous un gros édredon. La chatte Frileuse vint se frotter contre ses jambes.

Le charbonnier savait que ce jour était l'anniversaire redouté et il avait un mauvais pressentiment. Sept enfants, pour lui, ce n'était pas un de trop. Il les aimait tous autant.

— Je n'en donnerai pas un seul en cadeau d'anniversaire à ce maudit, foi de charbonnier ! disait-il en serrant les poings.

Quand la soupe fut chaude, Janssou secoua sa femme et réveilla plus doucement ses enfants.

— Venez vite manger. Nous n'avons pas le temps de traîner au lit le jour de l'anniversaire de l'ogre Pey. J'ai pensé à une ruse au cas où cet affreux seigneur viendrait prendre l'un de vous.

Autour de la table, Janssou continua son histoire.

— Hier soir, j'ai attrapé notre dernier chapon^[15], je l'ai saigné et plumé. Va vite le mettre à cuire, ma Justine. Il faut que ça sente bon dans notre cuisine !

— Tu penses vraiment que l'ogre viendra chez nous cette année ? gémit sa femme en caressant Frileuse qui avait grimpé sur ses genoux.

Janssou eut un sourire malin.

— J'écoute ce que l'on dit, je compte et je réfléchis.

Puis il commanda aux plus grands des enfants d'aller chercher des fleurs de pissenlit au bord du ruisseau.

— Choisissez les plus jaunes, les plus belles. Ce coquin de Pey ne sera pas déçu !

Après avoir erré longtemps dans le brouillard, l'ogre arriva enfin devant la maison de Janssou.

Il essuya sa moustache mouillée par les feuillages humides d'une pluie nocturne et huma l'air.

— Ha, ha ! Quelle est donc cette odeur ?

Pey poussa la porte violemment. Il entra en se frottant les mains, posa son chapeau sur le coin de la table et gronda :

— Le jour de mon anniversaire est arrivé, bonnes gens. J'ai choisi votre aîné pour mon déjeuner de fête. Qu'on me l'apporte en vitesse.

C'était un géant, chauve et borgne. Son œil mort était recouvert d'un bandeau noir. L'autre, à demi caché sous les sourcils épais, lançait des éclairs de gourmandise. On voyait que le seigneur Pey se régalaît d'avance.

Le charbonnier attendait, assis sur un tabouret au coin du feu.

— Je vous salue bien bas, monseigneur, dit-il calmement. Nous sommes très heureux de vous offrir notre aîné. C'est un honneur pour nous d'avoir été choisis cette année.

Surpris par la bonne volonté du charbonnier, le géant cessa de hurler, pour se lécher les babines.

— Qu'on m'amène ce petit drôle. J'ai hâte de l'apporter à mon ogresse. Elle a déjà mis la marmite sur le feu et elle n'aime pas attendre.

Janssou poussa le garçon devant Pey. Le pauvre gamin était bien effrayé et son teint de citrouille le faisait paraître plus pitoyable encore.

— Pourquoi la peau de cet enfant est-elle si jaune ? s'inquiéta l'ogre en examinant le Grand.

Bien sûr, Janssou avait frotté le visage de son fils avec des fleurs de pissenlit. Cela donnait à la peau de l'enfant un couleur terne et malade.

— Mes fils travaillent beaucoup, seigneur, répondit Janssou. En grandissant, leur peau se tanne. Mais il est en bonne santé.

Puis, d'un air malicieux, le charbonnier demanda :

— Saviez-vous que le jour de votre anniversaire est chez nous

aussi un jour de fête ? Ma femme a préparé un merveilleux dîner pour midi. C'est notre Petitou qu'elle est en train de cuisiner, comme tous les ans. Nous nous réservons toujours notre dernier-né pour cette occasion. Ainsi nous ne gardons pas plus de six enfants.

Pey regarda les parents et le garçon tout jaune, en fronçant les sourcils. Janssou se lécha les lèvres devant l'ogre.

— Quel délice qu'un nourrisson tout rose et bien tendre !

— Comment ! s'étonna l'ogre en empoignant le Grand, nu comme un ver. Vous mangez vos propres enfants ?

— Puisque vous les trouvez bons, nous aussi, seigneur !

— Mais c'est que je n'en ai encore goûté aucun des vôtres...

Après avoir lâché l'aîné, l'ogre avança vers le fond de la pièce, où était le foyer, et huma la bonne odeur. Le chapon cuisant dans son jus sentait délicieusement bon. L'affreux bonhomme se retourna vers l'aîné qui grelottait au milieu de la pièce, et il se mit à crier :

— Celui-ci me coupe l'appétit, avec son teint maladif. C'est le Petitou, que je mangerai ! Oui, perfides, je suis votre seigneur, et c'est à moi que revient le meilleur morceau. Rhabillez ce drôle souffreteux ou faites-vous un rôti avec. Je n'en mangerai pour rien au monde quand un Petitou m'attend !

— Oh non, gémit Janssou. Vous n'y pensez pas, monseigneur. Le Petitou est déjà presque cuit et nous avons tous très faim...

Pey frappa la table de son poing, si fort qu'il en cassa le coin.

— Justement, j'emporte le plat. Cela fera moins de travail à mon ogresse, elle me remerciera. Un de mes valets vous apportera un gigot d'agneau pour le dîner que vous faites en mon honneur, dit Pey avec fierté. Mais votre Petitou est à moi.

Janssou baissa la tête et se tut. Il avait gagné.

L'ogre Pey se réjouissait en rentrant à son château.

— Ha, ha ! L'an prochain, ce sera encore chez ce pauvre Janssou que je viendrais me servir. Ha ! ha ! ha !

En arrivant chez lui, le seigneur donna le chapon à son ogresse. Moins naïve que lui, elle flaira tout de suite la supercherie. L'ogre

reçut un grand coup de balai sur la tête.

Honteux d'avoir été ainsi trompé par un simple charbonnier, il n'osa reparaitre chez Janssou pour le punir avant l'année suivante. C'est donc le jour de sa trois cent-vingtième année qu'il repartit en direction de la chaumière de Janssou. Tout en chevauchant, il ruminait des pensées de vengeance.

— Cette fois-ci, je ne me laisserai pas tromper par ce maudit charbonnier. C'est deux enfants *vivants* que je rapporterai au château !

Le charbonnier attendait la visite de l'ogre. La veille, il avait prévenu son épouse.

— Ma tendre Justine, n'oublie que nous attendons l'ogre pour demain. Tu vas préparer aujourd'hui un gros foie d'oie, comme tu sais le faire divinement.

Avant le jour, il rassembla ses enfants et les frotta un par un à un sac qui avait contenu du charbon de bois. Les petits avaient désormais la peau grasse et noire.

— Voilà l'ogre, voilà l'ogre ! s'écria la benjamine de Janssou en entendant le pas lourd du cheval.

Le méchant seigneur ne tarda pas à enfoncer la porte.

— Cette fois-ci, tu ne me voleras pas, maudit charbonnier ! J'en veux deux. Et des garnements bien vivants !

— Oh, seigneur, est-ce déjà votre anniversaire ? J'avoue que nous avons complètement oublié le jour, cette année.

Vexé, l'ogre vociféra de plus belle :

— Qu'on m'amène tous ces drôles, je les choisirai moi-même.

Alors, les enfants arrivèrent en courant, noirs comme des charbonniers.

— Mauvais petits ! fit Janssou, allez vous nettoyer ! C'est l'anniversaire de l'ogre Pey. Nous ne pouvons pas lui offrir un enfant qui aura goût de charbon. C'est très indigeste.

L'ogre attrapa deux fillettes au vol et les brandit au-dessus de sa tête.

— Mon ogresse les lavera bien elle-même

— Seigneur Pey, dit Janssou sans s'émouvoir, notre charbon sent mauvais et l'odeur ne s'en va pas facilement. Il faut frotter les enfants de la tête aux pieds, avec un savon magique dont seule notre famille de charbonnier connaît le secret.

Alors le seigneur Pey porta les petites filles à hauteur de sa figure et les renifla bruyamment. La mère, qui guettait depuis le fond de la pièce, ferma les yeux, terrifiée.

Mais l'ogre reposa les fillettes en se frottant les narines, d'un air de profond dégoût.

— Pouah, elles puent autant l'une que l'autre. Qu'elles aillent se laver, je veux les emporter au plus vite.

Il s'assit sur le coin de la table en pestant. Le brave charbonnier attendait ce moment. Il marcha jusqu'au *cantou*, où la chatte Frileuse dormait avec ses cinq petits.

— Justine ! cria-t-il à sa femme, nous pouvons manger les cinq autres chatons aujourd'hui. Ceux d'hier étaient délicieux. Tu es la meilleure cuisinière de....

— Ha, ha, ha ! s'écria l'ogre. Cette année, vous voulez me faire croire que vous mangez les chats !

Janssou fit une révérence, la main sur le cœur.

— Mais c'est la vérité, monseigneur. Je ne connais rien de meilleur que de jeunes chatons avec des marrons au jus et des baies sauvages. Quel régal !

L'ogre se méfiait encore du charbonnier ; mais sa gourmandise égalait sa crédulité. Janssou releva la tête et sourit d'un air innocent.

— Il reste un peu du pâté de chaton que ma femme a préparé. Voulez-vous le goûter ?

L'ogre avait déjà l'eau à la bouche. Il grogna qu'il voulait bien goûter ce pâté.

Aussitôt, la femme de Janssou lui présenta un morceau de foie d'oie baignant dans un jus de mûres. L'ogre n'en fit qu'une bouchée. Il n'avait jamais rien mangé d'aussi succulent.

Alors que Pey se suçait encore les doigts, Justine prit les chatons et fit mine de les emporter pour les cuire.

— Reste ici, pauvre femme. Ces chats sont à moi. Je les veux vivants et je les prends tous !

Sans plus attendre, l'ogre mit les chatons et leur mère dans sa besace et partit sans se retourner. Il était si content, qu'il en avait oublié les enfants à l'odeur de charbon.

— Les voilà vivants, les voilà vivants ! chantonnait Pey en s'allant sur son cheval de labour. Mon ogresse sera contente.

On sait que les ogres ne sont pas très intelligents. Le nôtre était encore plus bête que la plupart de ses frères.

Quand l'ogresse vit son seigneur rentrer au château avec un tout petit sac sur l'épaule, elle fut prise d'une colère terrible. Elle ouvrit la besace sous le regard inquiet de son mari, et Frileuse en profita pour filer d'un bond, suivie de ses chatons. Ils s'en retournèrent à la maison du bois, où les enfants de Janssou les attendaient avec impatience.

— Pauvre nigaud, personne ne mange les chats, même pas le plus pauvre des charbonniers ! dit l'ogresse en lui assénant trois coups de balai sur la tête. L'année prochaine, c'est moi qui irai chez le charbonnier avec ma mule et ma charrette. Et j'emporterai tous les marmots dans un grand sac.

Une autre année s'écoula sans que l'on entendît parler de Pey, à la chaumière de Janssou.

Bien sûr, le charbonnier avait imaginé une nouvelle ruse qui tromperait l'ogre stupide. Mais il n'avait pas prévu que madame son ogresse viendrait elle-même chercher les enfants.

Quand les coups retentirent, le matin de l'anniversaire, Janssou ne douta pas un instant que l'ogre Pey cognait à la porte.

Il alla ouvrir en souriant et se trouva nez à nez avec l'affreuse ogresse. Eléonore dame Pey avait le nez rouge et gros comme une pomme de terre. Sous sa lèvre retroussée, on ne voyait qu'une seule dent, longue et jaune comme celle d'une jument.

Le pauvre homme fut pris de panique.

— Pitié, ma dame. Pitié pour nos enfants ! L'ogresse repoussa le

charbonnier.

— Écarte-toi de mon chemin, serpent ! L'ogresse se dirigea à grands pas vers le fond de la maison, traînant derrière elle un grand sac de cuir.

— Qu'on en finisse avec les tromperies ! Où sont les enfants ?

Les six plus grands se tenaient pétrifiés dans le coin le plus sombre de la pièce. Le Petitou était assis par terre.

— Et hop, de deux, de trois... On ne gagne pas à chaque fois, ricana dame Éléonore, en enfournant les drôles dans son sac.

Janssou criait, gémissait. Justine tomba à genoux, suppliant l'ogresse de lui laisser au moins deux enfants, au moins un.

La dame n'écoula ni les cris ni les supplications. Elle jeta sur son épaule le sac plein d'enfants. On racontait qu'elle était forte comme trois hommes.

Janssou laissa sa femme en larmes et courut à la poursuite de l'ogresse. Par chance, la mule était têtue et peu pressée. La charrette s'en allait doucement par les grands chemins. Janssou se dit qu'il pouvait être au château avant elle, par les raccourcis de la forêt.

Il frappa à la porte de l'ogre avant que la mule de l'ogresse ne fut en vue. Une servante le conduisit au seigneur Pey.

— Seigneur Pey, c'est moi, Janssou. Votre femme veut tuer tous mes enfants. Elle est à ma recherche pour me faire subir le même sort. Je suis venu demander votre protection.

— Ah, tous tes enfants ? dit l'ogre ravi. Nous en mangerons deux ou trois ensemble. Je t'invite. Tu nous aideras à saler les autres et je les mangerai plus tard.

— Dame Éléonore ne veut pas cuire mes petits pour votre dîner. Elle veut nous punir, vous et moi. Elle a l'intention de les brûler dans votre cheminée pour que vous sentiez la bonne odeur sans pouvoir en avaler un seul !

L'ogre fronça les sourcils.

— Tu as bien fait de me prévenir, charbonnier. Je dois récupérer mon dîner d'anniversaire. Et surtout empêcher dame

Éléonore de gâcher ma viande préférée... As-tu une idée ?

— Si je vous dis comment faire, me garderez-vous à l'abri dans votre placard ?

— Cela me paraît un échange équitable. Parle donc.

Et Janssou expliqua à Pey comment il devait se glisser à la place des enfants dans le sac, quand l'ogresse l'aurait posé dans le cabinet noir, à côté de la cuisine.

— Je mettrai mes enfants dans le placard, en attendant. Et vous, vous ferez une belle peur à dame Éléonore quand elle ouvrira le sac pour jeter les enfants dans les flammes. Elle comprendra que vous êtes le maître. Vous pourrez manger autant d'enfants que vous voudrez à votre dîner. Et je vous aiderai à saler les autres...

Janssou et l'ogre Pey attendirent le retour de l'ogresse, cachés sous un escalier.

Dame Éléonore ne tarda pas à rentrer et alla poser son sac d'enfants dans le cabinet noir. Puis elle courut à la cuisine en appelant ses servantes à grands cris. Ils l'entendirent aiguïser ses couteaux. Zing ! Zing ! faisaient les lames. Hi, hi, hi ! riait l'ogresse. Au fond du cabinet noir, le sac remuait et gémissait.

Pey entra à pas de loup, suivi de Janssou. L'ogre ouvrit le sac, en tira les enfants, tout engourdis.

— Au placard, vous autres. Ne croyez pas que vous allez m'échapper, cette fois encore !

Pey se dépêcha de rentrer dans le sac, enchanté du bon tour qu'il allait jouer à sa femme. Janssou serra le nœud de la cordelette qui fermait le sac, puis il se rua vers le placard qu'il ouvrit sans bruit. Il prit le Petitou dans ses bras et fit signe aux autres de le suivre sur la pointe des pieds. Tous quittèrent le château au plus vite, en rasant les murs. Et quand ils furent dehors, ils s'élancèrent à toutes jambes vers les bois.

À peine eurent-ils franchi le parc du château qu'ils entendirent les hurlements de Pey. Son ogresse n'avait pas pris le temps d'ouvrir le sac, elle plantait son couteau à travers le cuir, ici, là, et encore ici.

— Ha, ha, les bons petits enfants de charbonnier que voilà ! Pey va se régaler.

Tout en parlant, elle donnait encore un coup de lame ici, et un autre, et un autre ! Elle arrêta seulement quand les enfants, à son idée, ne donnèrent plus aucun signe de vie.

Elle entendit soudain, sur un ton mourant :

— Pitié, dame Éléonore, pitié !

Elle comprit trop tard son erreur. Elle ouvrit le sac en hâte. Et c'est ainsi qu'Eustache, Seigneur de Pey, l'ogre le plus bête du Périgord, mourut dans les bras de sa dame.

L'ogresse lâcha le corps et courut en tout sens en poussant des cris. Elle bouscula deux servantes qui apportaient l'eau bouillante, et tomba la tête la première dans la marmite.

Gravement brûlée, elle fut couchée par les servantes. Elle mourut de ses plaies, mais aussi accablée par son chagrin et le sentiment de sa faute.



Riquette et le cèpe enchanté

A cette époque, Riquette Chaboulet avait onze ans. Son panier d'osier au bras, elle s'en allait par la grand-rue du village de Piégut, où les coups de marteau du maréchal-ferrant retentissaient bruyamment. C'était la fin de la saison des cèpes, qui dure longtemps ici. Riquette portait à Pierrette, la patronne de l'auberge, sa récolte du jour :

quelques cèpes « têtes-de-nègre » et quelques « bruns » qui poussent sous les châtaigniers.

Les commerçants du village connaissaient bien la petite fille, car c'est elle qui faisait les commissions, sa mère ne pouvant presque plus marcher. Noémi Chaboulet avait été la meilleure lavandière de Piégut. Mais un méchant rhumatisme lui avait pris les genoux, à cause de l'humidité et de la position pénible sur la selle à laver^[16].

La pauvre Noémi gagnait quelques sous en faisant des travaux de couture et de raccommodage à la maison. Si on peut appeler maison la petite chaumière, sur la route de Saint-Barthélemy, où vivaient la mère et la fille... Le père, bûcheron, avait été écrasé par le tronc d'un grand sapin, quelques années plus tôt.

Malgré les petits travaux de la courageuse Noémi et les récoltes de Riquette, les deux Chaboulettes avaient bien de la peine à gagner leur vie...

— Tes cèpes ne sont pas beaux, dit la Pierrette à Riquette.

— Oh, mes petits noirs tout jeunes...

— Les noirs, je ne dis pas. Mais les autres sont vieux et mous. Je sais bien qu'il est difficile de trouver de beaux champignons fermes en fin de saison, Riquette. Mais moi, je ne peux pas te prendre ceux que mes clients ne mangeront pas. Garde-les et fais-les sécher, si tu peux.

En ce temps, on ne savait pas conserver les champignons autrement qu'en les séchant à l'air ou au four à pain.

— Je vous échange mon panier contre une douzaine d'œufs, proposa Riquette.

La Pierrette avait un élevage de poules derrière son auberge. Elle soupira.

— Disons une demi-douzaine, et je ferai sécher les cèpes.

Quand Noémi Chaboulet vit revenir sa fille avec les œufs, elle l'embrassa de tout son cœur. Riquette prépara une petite omelette aux champignons qu'elles mangèrent avant d'aller se coucher. Le lendemain, comme il restait un peu de farine de blé noir et de seigle, elles firent une belle tourte avec les deux derniers œufs qu'elles avaient mis de côté. Après ce repas, qui fut un vrai festin pour la mère et la fille, Riquette annonça qu'elle retournait au bois.

Sa mère dit que ça ne valait pas la peine, que les beaux cèpes devenaient trop rares et que Pierrette ne lui échangeerait plus sa cueillette. Riquette prit son panier et frappa du pied.

— J'y vais quand même. Si je ne trouve que des vieux cèpes mous, nous les ferons sécher pour l'hiver.

Elle s'aperçut alors que l'anse de son panier d'osier, qu'on appelle ici un bourricou, était défectueuse et ne tenait plus que par un lien. Elle prit donc la musette de son défunt père ; une besace ne vaut pas un panier pour ramasser les champignons, mais tant pis. Riquette ferait bien attention de ne pas secouer sa musette, ce qui aurait risqué de réduire en purée ses quelques trouvailles.

Ce jour-là, elle trouva une bonne « place » sous les chênes où poussent les cèpes noirs, plus tardifs que les cèpes de châtaigniers. Sa musette se remplissait vite, mais le temps devenait de plus en plus sombre. Elle ne voyait plus rien sous le couvert épais des chênes. La pluie commença à tomber. Elle décida de rentrer.

Sur le chemin du retour, elle rencontra la Joséphine Chatenet, une pauvre vieille qui s'en allait en maugréant.

— Pauvre de moi, je n'ai pas trouvé un cèpe ! Et mon fils qui arrive demain en permission du régiment ! Mon Dieu, mon Dieu, je voulais tant lui faire une omelette aux cèpes !

La Joséphine, à son âge, ne voyait plus très clair. Et, songea Riquette, il est bien difficile pour une pauvre femme presque aveugle de distinguer un cèpe noir, par temps couvert, dans un bois sombre !

— Joséphine, ne pleurez pas. Voilà des cèpes pour votre fils.

Et elle versa le contenu de sa musette dans le panier de la pauvre femme. Joséphine, émue par tant de gentillesse, se mit à pleurer pour de bon. Les larmes ruisselaient sur ses joues ridées et tannées. Riquette s'en alla, trempée et délestée de sa trouvaille, mais gaie et contente.

À la lisière d'un bois, elle avisa une cabane abandonnée et s'arrêta pour s'abriter. La pluie battait la toiture avec un bruit de trot furieux, comme si des milliers de sabots fuyaient sur la cime des arbres. Puis le trot ralentit, la pluie cessa, le soleil se ralluma au couchant. Riquette sortit et prit le temps de regarder le paysage autour de la cabane. Elle remarqua un arbre qu'elle aimait beaucoup — mais vraiment beaucoup —, un merisier ou cerisier sauvage.

Riquette caressa l'écorce douce de l'arbre, de bonne taille et sans doute assez vieux.

Soudain, une abeille mouillée tomba sur sa manche ; elle se baissa pour la poser délicatement par terre. Un reflet noir dans l'herbe attira alors son regard. Impossible, on ne trouve pas de cèpe sous les merisiers !

Et pourtant, c'en était un, un superbe bolet noir, jeune, ferme et lourd. Riquette le ramassa, l'enveloppa d'une poignée de fougères et le mit dans sa musette. Elle aurait bien voulu en trouver un autre ; mais le jour déclinait et de gros nuages noirs se profilaient sur l'horizon.

— Rentrons, dit-elle à haute voix. Ce gros cèpe peut bien garnir une omelette à lui tout seul !

Et elle partit en trotinant vers le village. Trotinant, galopant, sautillant, avec ses sabots mouillés.

— Ne saute pas si haut, petite sottie ! se dit-elle. Tu vas abîmer ton cèpe.

Elle arrêta de sauter, puis de galoper.

— Qu'il est donc lourd, ce cèpe de merisier !

Elle se mit à marcher au pas.

— Voilà un cèpe qui pèse autant qu'une demi-douzaine !

Elle fit une halte sur la route de Piégut pour se reposer et lâcha son souffle.

— Il doit être plus gros qu'il ne m'a semblé...

Elle eut la curiosité de regarder dans sa musette.

— Je rêve ! Il a fait des petits !

Elle vit sous la fougère trois ou quatre gros cèpes et deux fois plus de moyens. Tous noirs, jeunes, fermes et lourds !

D'autres filles de son âge se seraient mises à douter de leurs yeux et de leur tête. Mais Riquette était une enfant sage et qui écoutait les histoires des grand-mères. Elle sut qu'elle avait trouvé un cèpe enchanté.

— Qu'ils sont beaux ! s'écria sa mère. Il me reste un peu d'huile de noix, nous allons les faire à la poêle.

Riquette, les yeux pétillants de bonheur, raconta qu'elle les avait trouvés sous un cerisier sauvage.

— Tu dois te tromper, dit Noémi Chaboulet. On trouve des cèpes sous les chênes, les charmes, les châtaigniers. Parfois les pins et les sapins, mais jamais sous les merisiers.

En tout cas, ces champignons étaient délicieux. Ni la mère ni la fille n'en avaient mangé d'aussi bons. Le lendemain, Riquette retourna au merisier et trouva un cèpe noir tout pareil à celui de la veille. Était-il aussi enchanté ? Il l'était. Elle rentra avec une pleine musette de champignons.

— Ils sont tellement beaux que tu devrais les apporter au docteur, décida sa mère, lui qui est si souvent venu me visiter sans me demander un sou.

La dame du docteur reconnut qu'elle n'avait jamais vu des cèpes aussi parfumés, et Riquette revint avec une pommade pour le genou de sa mère.

Ainsi, tous les jours de la semaine, elle allait au merisier et rapportait une musette de cèpes. Le dimanche, elle prit le panier que sa mère avait réparé. Mais le cèpe enchanté ne voulut pas s'y multiplier. Peut-être avait-il besoin d'être protégé des regards.

Le lundi, Riquette repartit donc avec la musette de son père et la ramena pleine une nouvelle fois.

Comme on ne trouvait presque plus de beaux cèpes, Pierrette l'aubergiste lui acheta trois jours de récolte. Et chaque jour, midi et soir, Riquette et sa mère dégustaient de jeunes cèpes, accommodés de façon variée.

Jamais elles n'avaient aussi bien mangé.

— Je n'ai plus mal aux genoux ! s'écria Noémi un beau matin. Je vais descendre à Piégut.

— Maman, je t'en prie, sois prudente, dit Riquette.

La mère mêla un clin d'œil à son sourire.

— Je crois bien que tes champignons m'ont guérie de mes rhumatismes.

Le premier gel brûla les légumes dans les potagers, les dernières feuilles des arbres tombèrent. Mais malgré le froid, Riquette continuait d'aller au merisier chaque jour et cueillait un cèpe enchanté, qui se multipliait par douze dans la musette, derrière son dos. La vie était belle...

Un après-midi, en arrivant au bois, elle vit passer un vol de palombes, grises dans le ciel gris. Comme à chaque automne, les pigeons migrateurs quittaient les pays froids et descendaient vers le sud pour y chercher le soleil. Et beaucoup faisaient escale dans les forêts du Périgord, où ils se reposaient et se gavaient de glands.

Riquette suivait un sentier qui traversait une haute futaie, quand des salves de coups de fusil éclatèrent de tous les côtés, au-dessus de sa tête. Postés sur les arbres, de nombreux chasseurs mitraillaient les palombes. Riquette plaignit ces malheureux oiseaux, venus du nord lointain pour mourir à mi-chemin des pays chauds. Deux ou trois plumes d'un gris presque bleu se posèrent à ses pieds. Elle en vit une si jolie qu'elle la ramassa, la caressa du bout des doigts et la mit dans son sac.

Elle continua son chemin jusqu'au merisier et, comme tous les jours, elle cueillit à son pied un cèpe enchanté.

Au retour, sa besace lui parut encore plus lourde que d'habitude. Elle s'arrêta pour regarder à l'intérieur et vit deux beaux oiseaux encore chauds, juste au-dessus de sa douzaine de champignons. Devant ce nouveau prodige, elle ne sentit plus sa fatigue. Elle courut au village en chantant tous les refrains qui lui passaient par la tête.

Arrivée à l'auberge, elle proposa à Pierrette les palombes avec les cèpes.

— Où as-tu trouvé ces palombes ? demanda l'aubergiste sur un ton soupçonneux.

Pierrette savait bien qu'une petite fille de son âge n'avait pas pu les tuer elle-même.

— C'est une fée qui me les a données, répondit Riquette.

Ce n'était pas un mensonge, seulement une façon de résumer

une merveilleuse aventure. L'aubergiste sourit, tâta les oiseaux, les soupesa et les paya un bon prix.

Une autre fois, Riquette trouva une plume noir et or. Elle la glissa dans sa musette et rapporta un beau faisan. Tout l'hiver, les Chaboulettes firent sécher des champignons, mangèrent de délicieuses omelettes, vendirent des palombes, des faisans et des perdrix à l'aubergiste. De temps en temps aussi, elles s'offraient un rôti de gibier ; c'était pour elles un festin royal et, en ces occasions, elles se croyaient par la grâce du ciel changées en reine et princesse des bois.

La vie était devenue douce et agréable. Au printemps, Noémi put reprendre son travail.

— Je jurerais avoir mes genoux de vingt ans, s'émerveillait-elle sans arrêt.

Quelques semaines plus tard, elle se vit offrir une place de serveuse dans un hôtel-restaurant, au village voisin, sur la route de la sous-préfecture.

— Cinq kilomètres, matin et soir, ce n'est rien quand on a les genoux de sa jeunesse.

Elle acheta un vélo d'occasion. Quel bonheur de pouvoir pédaler à nouveau ! Noémi vivait un vrai conte de fées. Le grand air lui redonnait du rouge aux joues et du baume au cœur.

Et Riquette, si heureuse de voir sa mère de nouveau alerte et vive, allait toujours cueillir le cèpe enchanté avec la même foi et le même entrain.

Noémi et sa fille eurent bientôt des économies. Riquette devenait une belle demoiselle et savait cuisiner mieux que personne toutes les variétés de champignons et toutes les espèces de gibier. Son talent de cordon-bleu... et aussi sa grâce et sa beauté charmèrent le fils d'un aubergiste, Jean-Nicolas, qui la demanda en mariage. Au moment de leurs fiançailles, elle lui révéla le secret du cèpe enchanté.

— Est-ce un champignon vraiment magique ? demanda-t-il.

— Il te suffit d'y croire, Jean-Nicolas.

Il jura qu'il y croyait et prit la main de Riquette pour lui promettre de garder le secret. Ils se marièrent et ouvrirent un hôtel-restaurant dans une vieille rue de la sous-préfecture... à l'enseigne du

Cèpe enchanté, bien sûr.

C'était un long chemin pour aller tous les matins au merisier magique : plus de quinze kilomètres à bicyclette. Mais Riquette les parcourait gaiement, par tous les temps. Jean-Nicolas l'accompagnait quelquefois, quand il n'avait pas trop de travail et pouvait se faire remplacer à sa cuisine.

La musette de son père étant usée jusqu'à la corde, Riquette acheta une gibecière de cuir, que le *cèpe enchanté* continua de remplir tous les jours.

Noémi garda longtemps ses genoux de vingt ans.

Riquette et Jean-Nicolas furent heureux, ils eurent cinq enfants et continuèrent d'offrir à leurs clients un plat de *cèpes* frais en toute saison.

Mais voyez comme les gens sont méchants ! Plus d'un jaloux inventa une fin malheureuse à cette trop belle histoire.

En voici une : Lors d'une coupe de bois, le merisier fut mis en bûches et fagots. Le *cèpe enchanté* disparut avec son arbre nourricier. L'auberge qui portait son nom perdit ses clients. Riquette et Jean-Nicolas durent chercher une place chez des confrères plus heureux. Mais Riquette se montra peu assidue à son travail : elle préférait courir les bois, dans l'espoir de trouver un autre merisier merveilleux. À la fin de leur vie, leurs enfants les abandonnèrent et ils furent réduits à la mendicité.

Et une autre : La richesse rendit Jean-Nicolas et Riquette dédaigneux et insensibles à la misère d'autrui. Un jour, ils chassèrent une pauvre serveuse qui avait mal aux genoux. Dès lors, Riquette ne trouva plus jamais de *cèpe* sous le merisier.

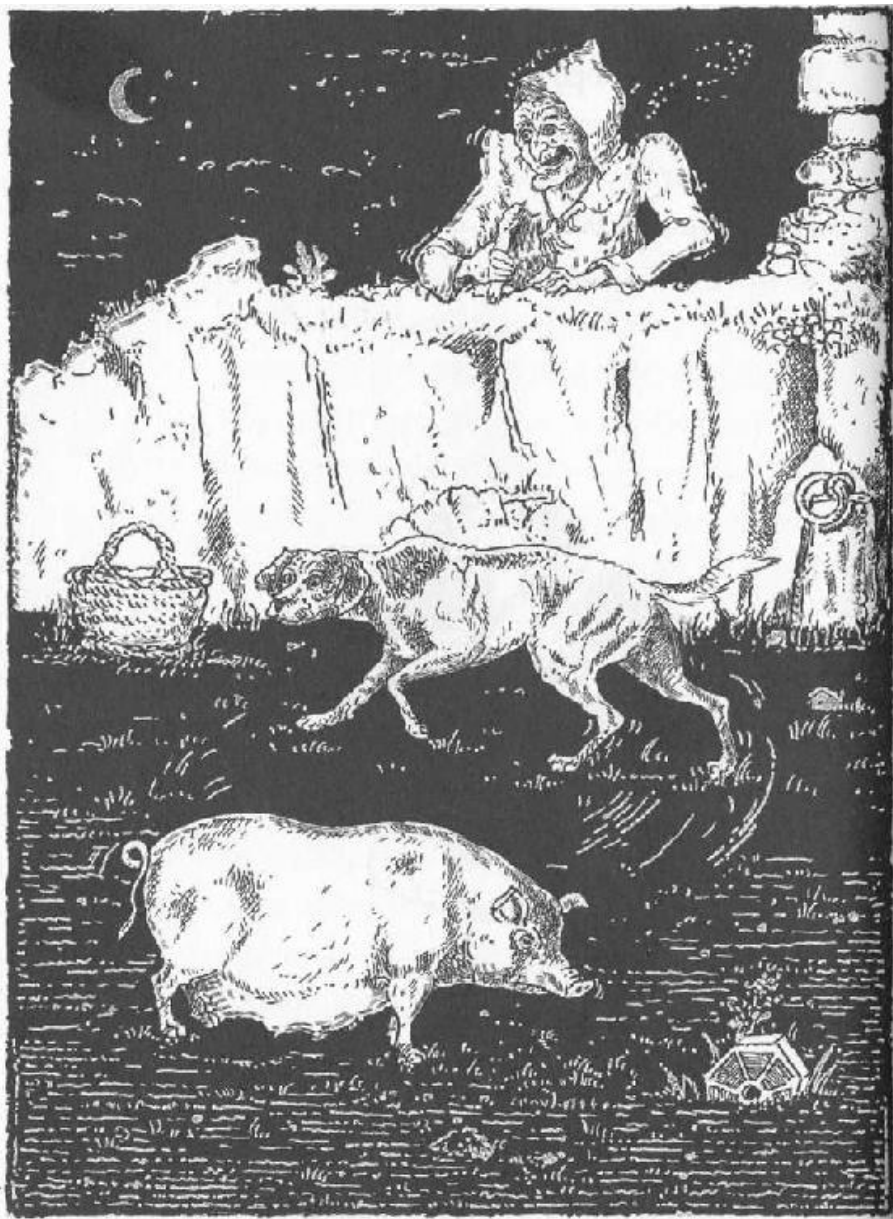
Et une encore : A force de côtoyer des gens de la ville qui riaient des contes de fées, Riquette se mit à douter de tout ce qui était arrivé. Elle ne croyait plus au *cèpe enchanté* ! Et le *cèpe* dépérissait de son manque de foi. Chaque jour, il devenait plus petit, plus sec et ratatiné, et il cessa bientôt de se multiplier... Là encore, Riquette et Jean-Nicolas furent ruinés et se firent mendiants sur leurs vieux jours.

Non. Non et non. Riquette et Jean-Nicolas vécurent sagement. Ils restèrent simples et bons, ils eurent toujours de la compassion pour les malheureux. Ils gardèrent la foi de leur enfance dans les merveilles et les enchantements. Et il y eut, pendant plus d'un demi-siècle, des

champignons toute l'année à l'auberge du *Cèpe enchanté*.

L'aîné des garçons avait choisi d'aider ses parents pour prendre plus tard leur suite. Riquette lui révéla son secret et, en sa compagnie, se rendit une dernière fois au merisier.

Devenus très vieux, Riquette et Jean-Nicolas s'asseyaient sur un banc, devant la porte de l'auberge. Ils évoquaient le passé et, un peu avant l'heure des repas, respiraient une odeur à nulle autre pareille : le parfum des cèpes en train de cuire dans l'huile ou le beurre.



Le Sortilège de la Margot

On les appelait Lanterne et Musette.

Le premier aimait courir la nuit par les champs et les chemins. Il avait toujours sa lanterne à la main, ou à portée de main, dès la tombée du jour et même dans la journée. Il disait : « Sait-on jamais si on ne sera pas retardé ? Le soleil se couche tôt, en cette saison... »

Le second ne sortait jamais sans sa musette au dos. Il trouvait toujours quelque chose à cueillir et à mettre dedans. Il ne perdait jamais de vue sa besace quand il devait l'accrocher à un piquet, une branche ou un portemanteau. Il disait : « De nos jours, on n'est jamais tranquille pour son bien. »

Lanterne et Musette habitaient entre Sorges et Excideuil, deux villages d'une région réputée pour ses truffes. Tous deux avaient la passion de trouver le fameux champignon noir. Durant l'hiver, ils exerçaient leur talent bien au-delà de leur canton, depuis les confins du Périgord vert, jusqu'à la bordure du Périgord noir. Ils passaient donc plusieurs mois par an à chercher et cueillir les truffes, à caver comme on dit en Périgord. Ils cavaient pour leur compte ou pour celui de propriétaires qui louaient leurs services.

Bons camarades et vieux amis, ils n'en étaient pas moins rivaux pour la truffe. Ils se disputaient sans cesse sur la quantité, la qualité, la grosseur des champignons qu'ils mettaient au jour. Ils connaissaient l'un comme l'autre les truffières de toute la région : ces coins de terres brûlées et caillouteuses, plantées de chênes rabougris.

La truffe, comme on sait, se cache dans la terre, à dix ou vingt centimètres de profondeur, portée par les racines des chênes malingres, et il existe de nombreuses façons de la découvrir... La plus populaire étant la recherche avec un chien ou un cochon spécialement dressé.

Lanterne tramait en laisse *lou techou* — le cochon —, en fait une brave truie, nommée Pulchérie, devenue grasse à lard et un peu paresseuse. C'était un spectacle amusant de voir Pulchérie, le museau penché et la panse traînant à terre, cherchant l'odeur de la truffe, accompagnée de son maître qui avait aussi le regard rivé au sol et la bedaine en avant.

Quant à Musette, le rival, il était grand, maigre et très gouailleur. Il se promenait toujours le nez levé, comme s'il cherchait la truffe dans les terres du ciel. Mais c'était une feinte. Lui travaillait avec un chien, Noiraud, un bâtard grisâtre, d'assez forte taille, qui tenait du griffon et du terrier.

La rivalité Lanterne-Musette se doublait d'une rivalité chien-cochon. Ainsi, les deux compères, qui cavaient ensemble quand ils pouvaient, comparaient leur récolte chaque soir. Et, aussi sûrement que le Carnaval tombe un mardi, le pauvre Lanterne était toujours battu par Musette, qui se moquait de lui.

Lanterne avait beau ramener un panier terreux rempli de grosses truffes noires, Musette en avait toujours au moins une de plus que lui !

— Tiens, voilà Lanterne et sa grosse truie, disait ce coquin de Musette en croisant son ami. Et où donc as-tu caché tes rabasses^[17], aujourd'hui ? Dans le ventre du techou ?

Alors Lanterne levait les yeux au ciel, ronchonnait un peu et laissait rire le grand Musette.

Mais voilà qu'un jour, le brave Lanterne en eut vraiment assez d'être l'éternel second. Il décida donc d'aller trouver une jeteuse de sorts. Son idée, c'était de faire perdre à Noiraud son flair de jeune chien...

À la nuit tombée, il se rendit chez la Margot, du bois de Passavant, et toqua à la porte d'une petite maison au toit de chaume. Lanterne n'était pas rassuré, il savait qu'on disait de Margot qu'elle était une sorcière. Une sorcière qui adorait embêter les gens en lançant des sorts malfaisants. Mais il avait trop envie d'avoir l'avantage sur Musette et de lui rabattre son caquet, aussi il prit son courage à deux mains et poussa la porte.

— Eh là, il y a quelqu'un ?

— Entre donc, sans façon, Lanterne, dit une voix de femme douce et un peu enrouée. Je t'attendais depuis longtemps.

— Ah, tu m'attendais ?

Lanterne entra dans une petite pièce au sol de terre, seulement éclairée par quelques braises qui rougeoyaient dans la cheminée. Une paysanne petite et maigre sortit de derrière un rideau et fit signe au visiteur de s'approcher du feu.

— Je sais que tu en as assez d'être ridiculisé par ton ami Musette. J'espérais bien que tu te déciderais à venir me voir.

— Tu as donc quelque chose pour moi ?

— Peut-être. Que veux-tu au juste ?

— Je voudrais que le Noiraud de Musette perde un peu de son flair. Sans lui, Musette sera certainement bien en peine de trouver plus de truffes que moi !

— Je peux rendre Noiraud bouché de l'odorat.

— Oh, s'il ne sentait plus rien, Musette le changerait pour un autre. Et tout serait à refaire. J'aimerais que Noiraud trouve juste un peu moins de truffes que ma truie Pulchérie.

L'ensorceleuse poussa un profond soupir.

— C'est déjà plus compliqué, il me faudrait...

— Je t'ai apporté une poule.

— Noire ?

— Oui, une poulette noire, de celles qui pourraient pondre des œufs d'or si le Diable en prenait soin !

— Puisque tu le dis.

La Margot prit le volatile, qui se mit à caqueter, et le jeta dans un coin derrière le rideau. Puis elle s'assit sur un tabouret devant une lucarne sale qui était l'unique fenêtre de la pièce.

Lanterne attendit un moment. Enfin, la Margot tourna la tête et dit d'une voix solennelle :

— Tu vas prendre une patte de lièvre fraîchement tuée. Le soir, va-t'en à la cafourche^[18] de la Dent du Chien. Pose la patte au milieu du croisement et attends la minuit. Comme tu sais, tous les diables, démons, lutins et lébérois affectionnent ces endroits à cette heure de la nuit. Quand tu sauras la minuit sonnée, tu n'auras qu'à former ton souhait. Tu attendras encore une heure, puis tu iras au milieu de la cafourche et tu ramasseras ta patte de lièvre. Après, tu n'auras qu'à te débrouiller pour la faire flairer à Noiraud.

Puis la Margot, dont les yeux brillaient de malice, étouffa un rire pointu, avant de faire signe à son visiteur qu'il pouvait s'en aller. Lanterne rajusta son bonnet sur sa tête et rentra chez lui, tout guilleret.

Dès le lendemain, il tua un lièvre à la chasse, lui coupa une patte de devant et la garda dans sa poche tout le jour.

Dans la nuit, il se leva, alluma sa lampe et partit à la cafourche. L'endroit était plutôt lugubre. Mal à l'aise, Lanterne frissonnait en guettant autour de lui. Il crut même entendre un loup hurler dans les

bois voisins. « Bah ! se dit-il, je dois rêver, le dernier loup du pays a été tué il y a vingt-cinq ans. Cela fait partie des choses mystérieuses qu'on entend ou qu'on voit aux cafourches... »

Il posa sa patte de lièvre à la croisée des chemins et se comporta en tous points comme la Margot le lui avait recommandé.

La nuit suivante, il s'en alla chez Musette et jeta la patte devant la porte de la grange, où dormait Noiraud. Le chien aboya un peu, puis reconnut l'odeur de Lanterne et se tut.

Enfin, il passa le museau sous le portail et renifla longuement la patte de lièvre.

A la campagne, les nouvelles vont plus vite que le vent et il est difficile de garder un secret. Musette apprit que Lanterne était allé chez la Margot. Puis, ayant vu Noiraud ronger une patte de lièvre... il ajouta deux et deux, et trouva quatre.

— Ce coquin de Lanterne a voulu ensorceler mon Noiraud. Ah, on va voir ce qu'on va voir !

À son tour, il courut chez la Margot avec une poule noire : il connaissait le penchant de la sorcière pour ce genre de volaille... La Margot fut ravie de la visite et conseilla à Musette de déposer une panouille de maïs à la cafourche du Cochon sauvage... à minuit, bien sûr.

— Et après, tu donneras la panouille, en pitance, à lou techou, lui dit-elle.

Et Musette fit comme Lanterne. Pulchérie mangea le maïs jeté à l'aube par-dessus le mur de son étable.

Lanterne apprit lui aussi la visite de Musette à la Margot. « Bon, se dit-il, nous verrons bien ! » Les deux compères continuèrent chaque matin d'aller à la chasse aux truffes. Seulement, ils ne s'adressaient plus la parole. Pulchérie et Noiraud se conduisaient de façon normale et cherchaient les rabasses fort bravement. La sorcière était-elle donc incapable ?

Ah, mais non ! Les paniers ne se remplissaient plus comme au bon vieux temps de l'amitié. En comparant leurs trouvailles, les deux rivaux se jetaient des regards noirs : ils étaient enfin égaux, mais dans la médiocrité.

Ils évitaient de se parler. Tous deux étaient inquiets, sans oser l'avouer. On sait qu'on prend un risque en faisant appel à une sorcière. Mais il était trop tard pour y penser !

Peu à peu, Noiraud et Pulchérie retrouvèrent la finesse de l'odorat. Les récoltes furent de nouveau excellentes. Et même meilleures qu'avant... Sans doute, leurs deux demandes à la sorcière s'étaient-elles, par miracle, annulées !

Lanterne et Musette se rassurèrent. Ouf ! Ils l'avaient échappé belle, mais ils étaient encore honteux de leur geste.

Enfin, ils redevinrent de nouveau bons amis. Presque meilleurs amis qu'avant, car ils ne comparaient plus leurs paniers quand ils se croisaient dans les champs, au village ou au marché du canton !

C'est là, au marché de Sorges, que le drame arriva, un matin gris de fin janvier.

Une foule bruyante se pressait autour des étalages. Des acheteurs, venus de toute la région, penchaient leur nez sur les truffes, mêlées de terre brune. Ces diamants noirs étaient alignés dans de petits paniers d'osier, sur des planches soutenues par des tréteaux, ou simplement par terre.

Tout le monde au village avait entendu parler de la querelle entre Lanterne et Musette. On riait de leur aventure, colportée de cent façons, avec mille exagérations. Ce jour-là, on espérait les voir, car ils n'étaient venus à aucun marché depuis leur dispute.

— Ils n'oseront pas se montrer, disaient les uns.

— Ils viendront bien. Ces deux bravaches n'ont pas honte de leurs bêtises, juraient les autres.

C'est alors qu'on aperçut la maigre silhouette de Musette, avec son Noiraud dans les jambes. On s'avança pour le saluer avec bonne humeur.

— Alors, Musette, comment va Noiraud ?

— Bien, bien, mes amis. Ce sont les truffes qui se font rares... Mon chien est encore le meilleur ! Enfin, le meilleur avec Pulchérie !

Le profil rebondi de Lanterne, traînant sa truie en laisse, fit alors son apparition près de la fontaine. Aussitôt, les villageois tournèrent la

tête de son côté.

Les deux amis se firent un signe complice. Chacun s'arrêtait pour serrer des mains. On s'exclamait, heureux de revoir Lanterne et Musette au village.

Les animaux s'agitaient un peu, flairant l'odeur familière de la truffe. Pulchérie tirait sur sa corde en grognant, Noiraud remuait la queue. Mais ils avaient l'habitude du marché et ils se conduisaient avec dignité.

Lanterne caressa lou techou, Musette tapota la tête de Noiraud. Tout allait bien.

Personne ne fit attention à une femme qui se frayait un passage dans la foule, la figure aux trois quarts dissimulée par un foulard sombre. Il était difficile de reconnaître sous le fichu Margot, la jeteuse de sorts. Personne, dans le brouhaha, ne l'entendit rire, d'un petit rire aigu et malin.

Noiraud se figea et huma l'air. Pulchérie recula en raclant le sol de ses sabots. Soudain, elle échappa à Lanterne et courut vers Noiraud. Le chien s'élança et ils se sautèrent dessus, au milieu de la place. Leurs maîtres se précipitèrent, mais leur vue se troubla, ils furent pris de tournis et s'éloignèrent en trébuchant.

Noiraud et Pulchérie semblaient bien partis pour s'étriper jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'eux qu'une paire de cadavres sanglants. Margot, la sorcière, postée à quelques pas, riait aux larmes de sa bonne farce.

Alors, par hasard ou parce que l'ange des chiens ou celui des cochons veillait non loin de là, un minuscule incident changea soudain la face des choses. Un des deux caveurs, on ne sait lequel, se cogna en reculant contre un tréteau supportant deux planches, sur lesquelles étaient posés plusieurs paniers de truffes. Le tréteau trembla, une planche glissa, un panier se renversa, une truffe roula sur le sol. Une grosse truffe, bien mûre et odorante, comme elles sont en fin de saison... Elle vint s'arrêter entre Noiraud et Pulchérie, au moment où les animaux reprenaient leur souffle pour se jeter une nouvelle fois l'un sur l'autre. Ils se mirent à renifler tous les deux. L'odeur familière émut leur odorat et leur monta droit au cœur.

Ils échangèrent un long regard, plein de raison et de regret.

Une petite fille, qui accompagnait son grand-père au marché et

assista à la scène, affirma plus tard :

— Je suis sûre qu'ils se sont parlé dans la langue des bêtes !

D'autres témoins prétendirent que le chien et lou techou s'étaient frotté le museau. En tout cas, ils furent calmés en un instant. Noiraud se secoua les oreilles, Pulchérie poussa la truffe d'un coup de nez. Ils se regardèrent encore, d'un air d'amitié, puis s'en allèrent rejoindre leurs maîtres, chacun de son côté.

À ce moment, Margot fut prise à son tour d'une terrible migraine et s'enfuit du marché en gémissant et en se tenant la tête à deux mains.

La saison suivante fut la meilleure qu'on ait jamais vue pour la truffe en Périgord. Noiraud et Pulchérie firent des merveilles.





Le Meunier et l'enfer

Tilloux le meunier vivait, avec ses trois fils, au moulin de Laiguilhou en amont du Cavérieu. À l'époque, cinq autres moulins tournaient sur les bords de ce petit ruisseau enchanteur et sauvage, et sa vallée prospère accueillait les villageois de Besse et de Villefranche qui venaient moudre leur blé.

Le brave meunier aimait beaucoup son moulin. Il travaillait dur et gagnait de beaux écus qu'il gardait précieusement ; mais il était rongé par la peur de l'enfer.

On racontait qu'un ancêtre des Tilloux avait jadis signé un pacte avec le Diable. Et depuis, le Malin venait chercher le plus ancien de la famille, une fois ou deux par siècle...

Les trois garçons ne croyaient pas à cette vieille histoire. La mort tragique du grand-père Louis n'était pour eux qu'un accident, et voir leur père trembler devant une chimère les faisait ricaner en secret.

Quant à Tilloux, il avait si peur qu'il portait constamment autour du cou un collier fétiche, pour se protéger du démon. C'était une sorte de talisman, constitué d'une croix en or blanc suspendue à une cordelette en cuir et gravée de signes mystérieux. Il avait été remis à la famille Tilloux, bien des dizaines d'années plus tôt, par un moine fort pieux et grand ennemi du Diable.

Le bijou se transmettait de père en fils depuis des générations. Il empêchait, disait-on, le Malin de voler l'âme du chrétien qui le portait autour du cou au moment de sa mort.

Le meunier passait beaucoup de temps à mettre ses fils en garde, mais sans succès. Ils préféraient s'occuper du moulin qui tournait du matin au soir et de la belle farine blanche qui sortait des meules.

— Voilà bien longtemps, racontait le meunier, que le Diable ne cesse de rôder autour de nous... autour de moi qui suis maintenant le plus ancien des Tilloux ! Heureusement, la croix de mon collier protège mon âme, au cas où je mourrais.

Les fils hochaient la tête, échangeaient des regards, haussaient les épaules. Jacques, l'aîné, demanda une fois :

— Mais alors, puisque la croix te protège du Diable et que tu ne la quittes jamais, même en dormant, pourquoi ne s'en va-t-il pas... au diable ?

— Ah, tu peux rire, mon fils !

— Je suis très sérieux, père, dit le garçon en se retenant de pouffer.

— Non, le Diable ne s'en va pas, expliqua Tilloux avec patience.

Ce serait trop beau. Il guette une imprudence, un moment d'inattention. Comme vous le savez, grand-père Louis a laissé tomber son collier dans un sac de farine. Satan est venu le surprendre pendant qu'il fouillait le sac. Pauvre grand-père... La vue du Diable lui a causé un choc si terrible que son cœur s'est arrêté avant qu'il ait eu le temps de récupérer le collier. Et il est mort sans avoir pu protéger son âme.

Sans cesse, Tilloux répétait à ses fils les mêmes recommandations qu'ils n'écoutaient que d'une oreille, puis raillaient entre eux. Dans leurs rares moments de liberté, ils aimaient mieux courir à la chasse, à la pêche, au jeu pour le benjamin ou au bal pour les aînés, plutôt que de prêter attention aux fables de leur père.

— Quand je serai mort, il vous faudra garder précieusement la croix. Ce sera à toi, Jacques, de la porter. Toi que le Diable pourra venir prendre à tout moment, car tu seras à ton tour le plus ancien de la famille !

Les garçons haussaient les épaules. Ils étaient trop jeunes pour songer à la mort. Le souci de leur âme ne les tourmentait guère.

Le soir, Tilloux s'endormait en serrant la croix d'or dans sa main. Il ne pouvait s'empêcher d'imaginer toutes sortes de pièges que le Malin lui tendrait pour lui voler son collier. Cette obsession l'épuisait, le faisait radoter et vieillir avant l'âge.

On le voyait souvent renifler, le nez en l'air. Il croyait reconnaître l'odeur chaude et puante du Diable qui flottait du côté du grenier. Le Malin l'attendait là-haut... ou bien ailleurs.

— Notre père déraisonne, disait Jacques à ses frères. Sentez-vous quelque chose ?

Les fils Tilloux humaient, s'esclaffaient, secouaient la tête. Ils ne remarquaient aucune odeur particulière.

— Père, l'avez-vous réellement vu, ce coquin de Diable ? demanda un jour Pierre, le cadet, sourire aux lèvres.

— Comme je te vois. Enfin, presque... Votre grand-père avait l'habitude de lui lancer une poignée de farine quand il le sentait tout près. La farine restait alors en suspens et dessinait la silhouette du Diable, le temps qu'il se secoue et s'en aille.

— Oh, quelle bonne idée ! s'écria Marc, le benjamin.

— C'est ainsi, acheva le père, que j'ai vu le Diable tout blanc, bien qu'il soit, en réalité, moitié noir, moitié rouge !

Pierre et Marc inventèrent alors un nouveau jeu : ils se lançaient des poignées de farine à la figure, jurant à leur père qu'ils voulaient voir eux aussi le diable tout blanc. Puis ils se mirent à bombarder Miaoup, le chat du moulin : on entendait ses miaulements perçants dans toute la maison. Les garçons, au milieu d'un nuage de poudre blanche, s'exclamaient en riant : « Entendez, c'est le Diable, il va nous sauter dessus. Attaquons-le à nouveau ! » Et Jacques, bien qu'il fût déjà presque un homme, se mêlait souvent à ces batailles épiques.

Ainsi, le pauvre Tilloux désespérait de voir ses fils prendre l'affaire au sérieux.

Pourtant, si ces garnements avaient fait un peu plus attention, ils auraient aperçu, de temps en temps, un pied fourchu ou un bout de queue fléchée.

Car le Diable était bel et bien là, qui rôdait de haut en bas du moulin. Il attendait, il guettait, et il soupirait ou grinçait des dents quand l'impatience le prenait. Comme beaucoup de solitaires, il se parlait volontiers à lui-même.

— Courage, camarade. Tu finiras bien par avoir ce dia... pardon, ce sacré meunier, comme tu as eu son père. Et les garçons, si naïfs... tu les piégeras comme des lapins de choux !

— Tu vas vite en besogne, gros Malin. Ne mettons pas la charrue devant les bœufs. Le père, d'abord...

— Bah, ce pauvre Tilloux n'en peut plus, à force de trembler dans ses chausses. Je suis sûr que ses nerfs vont finir par lui jouer un tour et qu'il fera quelque bêtise. Sois là au bon moment, tu n'auras qu'à le cueillir !

Le Diable se grattait la tête entre les cornes.

— Ah, s'il n'avait pas ce maudit collier et cette fichue croix !

Une nuit, le meunier respira l'odeur soufrée de Satan dans sa chambre même. Il s'assit sur son lit et se mit à transpirer à grosses gouttes.

— Je sais que tu es là, messire Diable. Mais regarde ça : tu ne peux rien contre moi ! cria-t-il pour se rassurer, en touchant la croix

sur sa poitrine.

La chandelle finissait de se consumer, la lumière pâlisait. Tilloux scrutait l'obscurité si fort que les yeux lui sortaient presque de la tête.

Il prit un sachet de farine sur sa table de nuit, le posa sur ses genoux et glissa une main dedans. Il attendit un moment, guettant et humant, puis lança au hasard une poignée de farine qui retomba sur le plancher, et une autre et encore une autre.

Il interpella le Diable.

— Montre-toi, maudit !

Son lit fut bientôt recouvert de tramées blanches. Mais il ne put apercevoir le Malin, ni noir ni blanc.

Dans la chambre voisine, les garçons entendirent leur père crier, parler tout seul. Ils se levèrent pour aller le voir et le trouvèrent si agité qu'ils le crurent en train de perdre la raison.

— Père, calmez-vous, dit Jacques.

Il voulut forcer son père à se recoucher, mais le meunier se débattit et le repoussa.

— Laisse-moi donc ! Allez-vous-en tous les trois !

Voyant que leur présence aggravait encore l'énervement de leur père, les garçons obéirent. Ils convinrent d'attendre le jour, ils verraient alors s'ils devaient appeler le médecin ou le curé.

Tilloux continua de lancer sa farine jusqu'à la dernière poignée. En vain. Il ne touchait jamais sa cible, car le Malin s'était installé en haut de l'armoire et il dormait sur ses deux oreilles malgré le tapage. Il attendait son heure.

Épuisé, le meunier finit par s'endormir.

Le soleil se leva enfin sur un beau matin de printemps. Il brillait dans un ciel sans nuages, les oiseaux chantaient, les narcisses couvraient les prés d'un semis d'or.

Le meunier parut assez ragailardi pour que ses fils renoncent à leur idée d'appeler le médecin. D'ailleurs, il s'en alla très tôt, avec sa mule, chercher un chargement de blé à moudre. Il marchait d'un pas

vif, en sifflotant : on aurait pu croire qu'il avait oublié cette nuit passée à guetter le Diable.

C'est au retour que son inquiétude le reprit. Il guidait sa mule sur le chemin de terre qui longeait le Cavérieu, entre deux haies touffues. Le lieu était sombre et humide. Il respira une odeur âcre, qui provenait peut-être du sol détrempé... à moins que l'Autre ne soit à ses trousses. Il se retourna plusieurs fois, machinalement. « Bah, songea-t-il, le Diable ne va pas se mettre à me suivre sur tous les chemins ! »

Il se mit à mâchonner une pincée de tabac pour chasser cette mauvaise odeur et il se laissa distraire par le charme du paysage, par un oiseau de proie qui tournait en rond dans le ciel...

Ainsi, il ne vit pas l'homme tout de noir vêtu, qui marchait à sa hauteur, derrière une haie.

Quand le mystérieux personnage bondit devant Tilloux, les mains levées, le meunier se laissa tomber à genoux, grimaçant de terreur, et gémit : « Pitié ! Pitié ! » Alors, avec un rire sardonique, l'homme abaissa lentement les mains, comme pour l'étrangler. Il portait un chapeau rabattu sur les yeux, il avait un long visage maigre et blême, un rictus au coin des lèvres. Sous le bord de son chapeau perçait un regard brillant.

La sueur au front, Tilloux joignit les mains pour une ultime prière.

— Seigneur, pardonnez mes péchés !

Et, soudain, il reconnut l'homme en noir.

— Berthier ! Berthier, ce n'est que toi ?

Berthier, riant toujours, aida le meunier à se relever.

— Sacré meunier ! Avoue que tu m'as pris pour le Diable.

Ce Berthier était un ancien serrurier, un fripon, qu'on n'avait pas vu au pays depuis plusieurs années. Selon certains, il s'était fait assommer par un riche fermier qu'il essayait de voler. D'autres disaient : « Berthier n'est pas un voleur, c'est seulement un farceur. Son plaisir est de jouer de mauvais tours aux gens. Mais il va quelquefois trop loin : ça peut tourner mal... »

— Ah, Berthier, s'écria le meunier, je suis bien heureux que ce soit toi !

— Moi et pas le Diable, hein ? Ha, ha, ha !

— On te croyait mort et enterré depuis belle lurette, ici. Je t'ai pris pour un brigand...

— Un brigand, tu es bien sûr ?

En fait, Berthier rentrait à Besse quand il avait aperçu le meunier inquiet, qui regardait de tous côtés, l'air d'un homme poursuivi. Il savait que Tilloux craignait le Diable plus que tout et il avait eu l'idée d'une farce cruelle, comme il les aimait.

Le vrai Satan se trouvait là aussi, invisible et silencieux. Il avait bel et bien décidé de ne plus lâcher le meunier, qu'il voyait s'affoler à la moindre occasion. « Toi, mon ami, je te tiendrai bientôt ! » Il cheminait depuis le matin derrière la mule et commençait à avoir froid aux pieds, car bien entendu il n'aimait marcher que sur des braises ardentes.

Il s'approcha pour écouter la conversation.

Berthier venait d'avoir une idée pour pousser la farce un peu plus loin — c'était dans sa nature. Il demanda au meunier :

— Ainsi, la nouvelle de ma mort a couru le pays ?

— Je suis heureux pour toi que ce soit une fausse nouvelle, répondit le meunier, puisque je te vois ici, bien vivant...

Les yeux du farceur brillaient d'une lueur presque diabolique.

— Bien vivant, si on veut. Je sais que tu n'es pas comme tant de gens qui ne croient à rien. Je vais te dire la vérité...

Berthier remua ses doigts maigres et noueux devant la figure du meunier pour l'impressionner un peu plus.

— La nouvelle n'était pas fausse. Je suis mort et tombé en enfer. Je viens tout juste de m'échapper, avec un ami rencontré là-bas. Lui en est à sa troisième évasion. Moi, c'est la première.

— Échappé de l'enfer ! gémit Tilloux. Alors, tout est vrai ?

— Aussi vrai que le soleil se lève le matin.

— Le Diable existe donc ?

— Comme toi et moi !

— Ah, je le savais, je le savais. L'enfer est bien réel ?

— Aussi réel que ton moulin, mais plus grand.

Berthier trouvait une joie mauvaise à torturer ainsi le meunier.

Le Diable, qui se tenait à côté du fripon, l'observa en se grattant la tête. Il ne se souvenait pas d'avoir vu cet individu chez lui, mais son royaume était si peuplé...

Tilloux avala sa salive avec peine et tira sur la bride de sa mule, qui repartit à pas lents.

— Alors, tu étais en enfer, Berthier. Ça ne m'étonne pas !

Il se disait : « Et si le Diable l'avait relâché justement pour me jouer quelque tour ? »

— Ça ne t'étonne pas ? Et pourquoi, dis donc, ça ne t'étonne pas ? Parce que je suis un grand pécheur devant l'Éternel ?

— Comment est-ce, là-bas ? demanda le meunier à voix basse.

— Terrible. Je dirai même *infernale*. Le feu, la fumée, l'eau bouillante, les tenailles rougies, et j'en oublie !

— Oh, Seigneur, gémit le pauvre Tilloux.

— Tu penses si je suis content d'en être sorti !

Sur un ordre de son maître, la mule pressa l'allure. Berthier marchait à côté du meunier, il riait en balançant la tête de façon très comique et jouait le mort-vivant avec grand talent.

— Sais-tu, maître Tilloux, que j'ai vu surtout des curés et des notaires en enfer ? Sans parler des meuniers !

Tilloux changea de couleur. Le coquin continua sa fable.

— Quand je suis arrivé là-bas, je me suis assis à côté du curé Boniface. Mais le Diable m'a dit : « Pousse-toi de là, pauvre serrurier, c'est la chaise du meunier Tilloux ! »

Le vrai Diable écoutait avec attention. Une inquiétude soudaine le prit. Il savait que la discipline se relâchait en enfer, pendant qu'il courait par monts et par vaux : le désordre s'aggravait ; les gardiens, des diabolins sans aucune conscience professionnelle, exigeaient même le repos du dimanche. Ce Berthier disait peut-être vrai ! Quelques damnés plus malins que les autres avaient très bien pu profiter de la situation pour s'évader...

« Il faut que j'aille voir tout de suite. Tilloux m'attendra bien un moment », pensa le Diable. Et il se précipita en enfer pour vérifier que les portes étaient fermées et la garde assurée.

Berthier voulait épouvanter un peu plus le meunier pour conclure sa farce par un coup d'éclat. D'un geste vif, il lui arracha sa précieuse croix en tirant sur le collier qui se cassa. Puis il s'enfuit et disparut dans un sous-bois.

— Ma croix ! hurla le meunier. Je suis perdu ! Rends-moi ma croix !

Mais Berthier était loin.

Le soir même, le plus jeune des fils Tilloux trouva son père dans l'écurie, étendu, sans vie, aux pieds de sa mule. Un bouton manquait au col de sa chemise et il n'avait plus son collier...

Sur son visage, on lisait la plus profonde terreur. Près de lui, sur la terre sèche, il avait commencé à tracer avec la main une croix, qui ressemblait un peu à celle du collier.

— Ce n'est pas le Diable qui l'a tué, dit Jacques à ses frères. C'est seulement sa peur qui lui a usé le cœur jusqu'à ce qu'il en meure. Ça devait arriver un jour...

Tout le monde en convint : c'était la bonne explication.

Le Diable dut prolonger son inspection en enfer, où ses diabolins se montraient vraiment trop insoucients. Ainsi, il ne put revenir en Périgord que le jour où l'on menait au cimetière le pauvre Tilloux. Trop tard pour ravir l'âme du meunier : elle s'était envolée au paradis depuis la veille !

Déçu et plein de rancœur, le Malin observa l'aîné des fils, qui se tenait droit et digne devant la tombe. « Voilà donc le suivant sur ma liste. Patience... celui-là, je ne le manquerai pas ! »

Quelques semaines plus tard, Jacques trouva le collier de son père devant la porte du moulin. La cordelette était cassée, mais la croix, marquée de signes inconnus, semblait intacte.

Les fils du meunier, pensant que leur père aurait voulu emporter son talisman dans la tombe, s'étaient inquiétés de sa disparition. Qu'en faire maintenant ? Jacques mit le collier dans sa poche.

Il eut soudain froid dans le dos, très froid. « Voilà que cette peur idiote me prend aussi ! » Le soir, après avoir longtemps hésité, il répara la cordelette de cuir, en cachette de ses frères, et suspendit le collier à son cou.

Dès lors, il commença à craindre le Diable, comme son père, son grand-père et tous ses ancêtres, aussi loin que remontait la mémoire de la famille. Et il ne quitta plus son collier et sa croix.

La tradition se perpétua ainsi jusqu'à nos jours, mais on est, depuis bien longtemps, sans nouvelles du Malin.

Postface

Un Périgourdin anonyme a dit justement : « Le Périgord, c'est un pays comme les autres. Mais un peu plus ! » Un peu plus tout. Plus sage que les sages, plus romanesque que le roman !

Le Périgord est ce pays dont le héros le plus populaire, Jacquou le Croquant, n'a jamais existé : il a été inventé par le romancier Eugène Le Roy. Est-ce un hasard si l'un des meilleurs auteurs de science-fiction français du demi-siècle, Francis Carsac, est né sur les bords de la Dordogne ?

Nos contes voudraient former, ensemble, le roman du Périgord. Presque tous sont des histoires d'amour ou de peur. Comme tous les récits d'aventures, depuis toujours, ils essaient en même temps de montrer la peine et le bonheur dans ce pays, partagé entre les riches châtelains et les pauvres paysans, ce pays de *croquants*, dont Jacquou est le plus célèbre.

Sans oublier les deux champignons qui sont une des gloires du département, la truffe et le cèpe !

Nos héros : les jeunes filles au cœur tendre, les paysans malins, les meuniers qui le sont moins, et l'ogre stupide. Les sorcières qui sacrifient des poules noires en aspergeant les pierres, au clair de lune, du sang de la bête. Les méchantes fachillères qui n'ont des fées que les pouvoirs et, bien sûr, le Diable. Un méchant Diable que l'on savait, comme partout, berner, tromper, jouer !

Tout est bien qui finit bien, ou presque. Janssou triomphe de l'ogre Pey ; Bigoussette brave la nuit pour aider un lébéro ; les jumeaux aux yeux dorés sauvent la belle Julie des griffes du Diable ; le sol fertile offre de belles truffes à Lanterne et Musette, et un cèpe magique à Riquette ; la rude bruyère, un ange à Maricette ; la Dame Blanche est heureuse au paradis...

Des belles collines du Périgord vert, irriguées par la Dronne et l'Isle, aux sombres chênes et aux refuges troglodytes du Périgord noir, entre Vézère et Dordogne... Les vignobles du Bergeracois, le Périgord pourpre ; la forêt et les étangs de la Double, le Périgord blanc... il faudrait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ! Et les villages médiévaux, les manoirs hantés, les châteaux, sur toutes les collines et dans toutes les vallées, comme si un jour il en avait plu ! Voilà pour le décor.

Tous ces contes viennent des veillées, dans les salles communes des fermes ou des manoirs, éclairées par la seule lueur du feu. Chacun contait, contait, contait la sienne. Et les êtres de la nuit, maléfiques et terrifiants, parfois bienveillants, faisaient le cortège au Diable, qui était parfois un être féminin, l'inquiétante aversière.

Ces récits nous ont permis de nous replonger avec bonheur dans le pays où nous avons grandi... à quarante ans de distance.

Le Périgord



Bibliographie

Coutumes et traditions en Périgord, de Janine Durrens, Éditions Sud-Ouest.

Histoire du Périgord, de G. Fayolle, éditions Fanlac.

Contes et Légendes du Périgord, de Marcel Secondât, Éditions Fanlac.

Jacquou le Croquant, de Eugène Le Roy, Pocket.

Châteaux du Périgord, de Jean Secret, Éditions Latines.

La Vie en Périgord sous Louis-Napoléon III, de J. Lagrange, Éditions Pilote 24.

Guide de la France mystérieuse, Tchou.

Guide des bastides du sud du Périgord au nord de l'Agenais, de J. Barthe (document du centre d'action touristique de la région de Bergerac).

La Bastide de Villefranche du Périgord, de Françoise Auricoste, Éditions du Roc de Bourzac — 24150 Bayac.

La presse régionale, en particulier *Sud-Ouest*, Éditions de la Dordogne, Périgueux ; *Sud-Ouest Dimanche*, Bordeaux.

Nombreuses traditions orales.

Cartographie : Atelier Pangaud, Paris.
N° d'éditeur
Dépôt légal
Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la Jeunesse
MAME Imprimeurs à Tours
ISBN

[1] Oronge : champignon comestible.

[2] Charmille : allée, berceau de charmes ou de toutes sortes d'arbres.

[3] Borborygme : bruit produit par les gaz dans l'estomac et l'intestin d'un animal... ou d'un humain.

[4] Suppliant : personne qui supplie, qui prie avec insistance et soumission.

[5] Piquer des deux : s'élancer rapidement.

[6] Bretteur : celui qui se bat à l'épée, duelliste.

[7] Toise : ancienne mesure de longueur, qui vaut environ deux mètres.

[8] Avitailler : ancienne forme de « ravitailler ».

[9] Épanouiller : débarrasser les épis de maïs de leur enveloppe.

[10] Galoche : sabot en bois, dont le dessus est de cuir, se portant par-dessus des chaussons ou des chaussures.

[11] À la corne d'un bois : à sa pointe avancée.

[12] Glaneuse : personne qui recueille les épis de blé restés sur le champ après le passage des moissonneurs.

[13] Rabouilleuse : personne qui trouble l'eau avec une branche d'arbre pour prendre du poisson.

[14] Drôle : enfant.

[15] Chapon : jeune coq que l'on engraisse pour la table.

[16] Selle à laver : planche qu'on met sous ses genoux pour laver son linge au lavoir.

[17] Rabasses : truffes.

[18] Carfouche : carrefour, croisée de chemins.